

# **L'installation**

**Françoise Guillaumond**

**Texte source du spectacle Le cimetière itinérant de canapés**

**« Confidences sur canapés »  
Spectacle de rue pour 10 artistes et 50 canapés  
Dramaturgie plurielle**

Projet sélectionné par la DMDTS et la SACD dans le cadre du dispositif « Ecrire pour la rue », 2007

## Merci à François Bon

Merci à Emile, Janine, Jeff, Marine, Gaëlle, Agathe, Angèle, Pascale, Jack, Virginie, Ghislaine, Manu, Pascal, Françoise, Sébastien, Anne, Emmanuelle, Jean-François, Andréas, Flavien, Florent, Néda, Magaly, François, Sarah, Adeline, Philippe, Manon, Marie-Pierre, Charlène, Marie, Gérard, Béatrice, Mireille, Pascale, Chantal, Fabienne, Savannah, Caroline, Alexandre, Maïté, Romain, Marine, Sandra, Agnès, Roxane, Marie-Odile, Hugues, Thierry, Sophie, Anne-Lise, Camille, Stanislas, Marie-Christine, Anthony, Sylvie, Tom, Myriam, Sindy, Caroline, Adèle, Quentin, Alain, Giovanna, Pierre, Alexandre, Adrien, Florian, Aurélien, Thibaud, Tiffany, Fleur, Florent, Jérémy, Marie, Alexandre, Thomas, Michèle, Mathieu, Sébastien, Florian, Agathe, Anita, Mireille, Marie-Hélène, Juliette, Béa, Fabienne, Anne-Isabelle, Christèle, Geoffrey, Colette, Mickaël, Matthieu, Louise, Clémentine, Léa, Véronique, Hélène, Julien, Bernard, Annie, Damien, Céline, Alexis, Clément, Quentin, Benjamin, Alison, alexia, Jade, Mathilda, Stéphane, Steven, Maxime, Corentin, Yolane, Nolwenn, Fabiola, Cassandra, Djéno, Sylvie, Marie-josé, Barbara, Sophie, Claudine, Christian, Arthur, Gwenaëlle, Marie-Laure, Anthony, Thomas, Kévin, Fabien, Giovanni, Mélanie, Agnès, Cécile, Benjamin, Karen, Mégane, Charles-Elie, Jennifer, Michèle, Thierry, Anaïs, Thomas, Marie, Camille, Célia, Benjamin, Céline, Florine, Mélissa, Alexis, Sinclair, Clément, Lola, Samuel, Mattis, Tara, Juliette, Sam, Nathan, Mathilde, Simon, Alizéa, Valentine, Loane, Magalie, Maxime, Thomas, Lilou, Noa, Robert, Evan, Hugo, Christelle, angéla, Georges, Andrée, Lisa, Sylvia, Richard, Clément.

[...]

« HAM

- Tu te crois un morceau,  
hein ?

CLOV

- Mille. »

In *Fin de partie*, Samuel Beckett

## Acte I

### Le rendez-vous- 1

Dispositif ville. Au coucher du soleil. A l'heure dite, on se retrouve. Un homme est là, vêtu de noir, chemise blanche. Il est arrivé le premier, du pas de celui qui sait où il va. Il s'est posté au point clé, lieu-dit du rendez-vous. Un papillon autour du cou. L'homme pointe le nez pour goûter le vent. Il accueille, trois mots et attend. Des gens s'approchent : « C'est là ? ».

L'homme leur sourit comme on sourit à des inconnus que l'on rencontre pour la première fois, quand on sait qu'on va passer un moment ensemble. Un sourire pour une traversée. On ne se connaît pas. On ne se connaîtra pas davantage après. Simplement, peut-être, se reconnaîtra-t-on. Demain ? Après-demain ? Le temps pour la mémoire de s'effacer sous d'autres visages.

Chacun se regarde en catimini. Un peu gêné. Curieux. Tous ces gens. Les hommes, les femmes, quelques enfants, il est tard. On leur a dit : rendez-vous là-bas, à l'heure dite, précisément. Ils sont venus, tous ces chemins. On leur a dit : rendez-vous au lieu-dit du rendez-vous. Ils y sont, et l'homme élégant, costume noir, chemise blanche, papillon autour du cou, les accueille ; du verbe accueillir, associer, adjoindre. Sa manière ? ni froide, ni chaude ; quelque chose de courtois, avec un rien de pétillant dans le regard. Les gens piétinent « C'est l'heure ? », « Ça va commencer ? ».

L'homme en noir, on le suppose initié, – c'est le maître de cérémonie (dit le narrateur) – aussi, ne le perd-on pas de vue.

Pour les retardataires, presser le pas. Des gens au loin, impossible de distinguer leurs visages. Juste un regroupement autorisé dans la ville. Traverser le carrefour, longer la rue, passer devant la boulangerie avec ses odeurs de pains cuits et de viennoiseries. Ça déglutit et ça pétille jusque dans les oreilles. Les silhouettes s'approchent. La plupart silencieuses, piétinent.

Elle regarde le ciel.

Il jette un coup d'œil à sa montre.

Elle se recoiffe.

Elles se sourient.

Il sort une cigarette : « Vous avez du feu ? » « Désolé, je ne fume pas » « Vous avez bien raison » ; frottement d'un briquet, flamme qui tremble, main hésitante, fumée aspirée goulûment dans le creux des joues, volutes enlacées qui montent aux cieux. « Faut que j'arrête ».

Elle s'évente de la main.

Une moto pétarade, il se retourne, apprécie le modèle.

Elle souffle entre ses dents.

Il murmure « A partir de demain je suis en alternance. ».

Il sort un mouchoir et s'essuie le front d'un geste ample.

Ils s'embrassent à pleine bouche. On détourne la tête. Sauf l'enfant, celui qui collectionne les baisers en secret et qui les classe selon leurs durées. 56 secondes.

Elle chuchote « Je préfère aller 1000 fois chez le tatoueur plutôt qu'une seule fois chez le dentiste ».

Il hoche la tête.

Elle cache un sourire dans l'arrondi de son écharpe rose.

Il siffle cet air à la mode, entêtant, « C'est quoi déjà ce truc ? ».

Elle joue avec son collier de perles, assorti à ses ballerines.

Les regards se croisent à peine, dans une danse de l'évitement.

On se méfie.

On est venu.

On attend.

On se confie.

On est curieux, confiant.

On attend.

On se sourit, timides.

On se parle, à peine.

On se tait.

On regarde sa montre.

On chuchote.

On attend.

On sort son téléphone portable, « Je l'éteins ou pas ? ».

On est soucieux.

On a faim, un peu.

On tend l'oreille.

On regarde à droite, à gauche.

On attend.

On se dévisage furtivement, rarement. Quand parfois on se reconnaît, le visage s'illumine et le sourire s'étire immense. On s'approche, on ouvre grand les bras, on s'exclame, on se serre, on s'embrasse.

On a envie de faire pipi mais on a peur de ne pas avoir le temps.

On fait trois pas dans un sens, trois pas dans l'autre.

On s'ignore.

On frémit.

On attend.

On écrase son mégot sur le bitume.

On a trop froid « Putain de temps ».

On a trop chaud « Faut pas se plaindre ».

On devise « Ils ont prévu des orages demain ».

On se réjouit « C'est quand même une chance qu'il ne pleuve pas ».

On baille.

On tousse.

On surveille le bout de la rue, d'un côté, de l'autre.

On dit d'un air entendu en montrant l'enfant « Ah, ça nous pousse ! »

On regarde ses pieds.

On regarde sa montre.

On se morfond.

On attend.

On s'interroge « Ça fait combien de temps déjà qu'on attend ? »

On s'émerveille, comme le soleil se couche, des lueurs dans le ciel.

On attend.

On a cru voir passer une étoile filante, vite un vœu.

On s'impatiente.

Tout autour la ville vrombit, on attend.

Dispositif, toujours le même, un rendez-vous comme un centre du monde. Etre là. Penser à être ailleurs, peut-être, mais être là. Présence des corps postés les uns à côté des autres, dans l'attente de ce qui va advenir. Pas trop près. Respecter la distance de sécurité. Ne pas se laisser envahir. Raisonnablement.

Commencer.

## L'installation - 1

Encore inconnue, obscure, en espérance, l'installation à quelques pas du rendez-vous. Présence furtive. Un guetteur, sans doute, guette quelque part. On le devine tendu. Il veille. Sentinelle postée sur le terrain vague. Autour de lui, une cinquantaine de masses sombres, allongées, comme amarrées au sol. On devine les objets lourds, massifs. Des canapés. Un troupeau de canapés, une cinquantaine. Des très vieux, de ceux dont personne ne veut plus et aussi un amas de carcasses désarticulées, simulacre de fosse commune. Le guetteur est prévenu « C'est toi qui surveilles l'installation. ».

L'installation : de vieux canapés récupérés avant d'être broyés dans une déchetterie ou brûlés ; sauvés in extrémis. Une autre histoire pour un autre rendez-vous.

« Je vous attends jeudi après-midi. STOP. J'habite Soubise. STOP. A la sortie de Rochefort. STOP. Prendre le pont et aller jusqu'au rond-point. STOP. Prendre à gauche, rue du Vige. STOP. Vous avez emprunté la direction de la salle des fêtes et du cimetière. STOP. Prendre la deuxième à droite : rue des Roses Trémières. OUPS. Il n'y a plus de panneaux. STOP. Au bout de la rue vous arrivez dans la rue des Coquelicots. STOP. Ma maison se trouve à droite au numéro 3 (volets bleus). STOP. Juste un détail, après la traversée de ces rues fleuries, je suis recouvert d'une housse à fleurs... hmmm ! »

Le canapé à fleurs est installé dans le deuxième espace. Depuis qu'il a quitté la rue des Coquelicots, il connaît les pleins champs avec la boue, les cailloux, le froid, le vent qui soulève les jupons, le soleil qui écrase tout, et les mauvaises herbes ; là où, au printemps, poussent les vrais coquelicots. Le canapé à fleurs voisine avec le canapé à rayures qui côtoie le canapé en cuir râpé. Tous sont tâchés, défoncés, brisés. Tous avalés par l'obscurité, indifférenciés ; peuple de canapés en attente de lumière qui d'un lampadaire, qui d'un réverbère, qui d'une tribu de chandeliers... Cinquante canapés. Cinquante mille vies ?... Ce qu'ils auraient à raconter ! C'est le décor (dit le narrateur). Imaginer tous ses possibles dans ce semblant de cimetière.

## La conférence

L'homme – le maître de cérémonie (dit le narrateur) - dit :

Je voudrais rendre hommage à la femme qui fut à l'initiative de cet évènement. Cette femme se nomme Héléna Sofa. Elle est née à Colomiers, à côté de Toulouse. 31770. Elle a grandi dans une minuscule maison où trônait au milieu d'une toute petite pièce un énorme canapé. On raconte que ce canapé fut sa première vraie maison. Elle y dormait, elle y mangeait, elle se réfugiait dans le coffre placé sous l'assise quand elle voulait se mettre à l'abri, lors des bombardements, par exemple. Ce canapé avait été fabriqué par un artisan voisin de la famille d'Héléna Sofa, pour un bourgeois de la ville de Toulouse qui, une fois l'objet façonné, refusa de l'emporter. Il faut dire, à sa décharge, que l'objet était extrêmement lourd et encombrant, muni d'un si grand coffre de rangement – Héléna ayant atteint la taille adulte : 1m65, 65 kilos, pouvait encore s'y réfugier sans que personne ne s'en aperçoive - que l'assise surélevée atteignait les 70 cm ; ce qui bien sûr est tout à fait rédhibitoire pour un hobereau à pattes courtes. Le canapé fut donc poussé jusqu'à la maison où vivaient Héléna Sofa et ses parents.

Un jour, ceux-ci décidèrent de s'en débarrasser. La ville avait prévu un ramassage d'encombrants et les parents profitant de l'absence de leur fille – elle suivait alors des cours à l'Université où elle étudiait l'Histoire de l'Art, option Art Déco, avec une spécialisation pour les sièges d'intérieur – mirent l'objet sur le trottoir.

Lorsque Héléna Sofa rentra le soir, la pièce était vide. Ne restait plus qu'une latte oubliée. Pour information, vous trouverez cette latte, à l'entrée de l'installation. Héléna Sofa l'a conservée puis cette latte a été récupérée par ses héritiers spirituels.

Inutile de préciser que lorsque Héléna Sofa découvrit la disparition de son canapé, elle fut inconsolable. Elle n'avait plus de maison, elle se sentait déracinée, nue et vulnérable. Elle fit une grave dépression qui nécessita de longs soins intensifs.

C'est à sa sortie qu'elle décida de créer le premier cimetière de canapés. C'est elle qui mit au point le cérémonial auquel vous allez assister tout à l'heure.

Après sa mort, son oeuvre aurait pu plonger dans l'oubli ; c'était sans compter sur les enfants de Colomiers, ceux qui avaient connu Hélène Sofa dans leur jeunesse et qui, devenus adultes, reprirent le flambeau.

Ils avaient compris que le canapé est une pièce maîtresse de la maison, que toute vie s'organise autour de lui et qu'il mérite un véritable hommage.

Comme Hélène Sofa le leur avait répété, les canapés ou divans avaient commencé dès le XVIIIème siècle à trôner dans les meilleures cours des châteaux. D'abord « fauteuils élargis », ils étaient devenus au fil du temps « chaises à bras », puis « commodités pour la conversation » et lorsqu'ils possédaient un dossier plat, « canapés à la reine ». Tout cela, les enfants le tenaient d'Hélène Sofa, des histoires qu'elle leur racontait. Elle leur parlait, un vibrato dans la voix, des différentes formes de canapés qui s'étaient assouplies au fil des temps : les pieds s'étaient galbés, les dossiers incurvés pour mieux épouser la forme des dos. Elle déclinait avec passion leurs ornements : scènes d'oiseaux, fleurs de lys, bonnets phrygiens, cocardes, triangles, ronds et losanges, caractères égyptiens... Elle listait les bois venus rejoindre la France sur de grands bateaux à voile, franchissant les tempêtes, bataillant les pirates ; bois précieux destinés à devenir charpentes de canapés : acajou, amarante ou palissandre... Elle dessinait dans l'espace des formes incroyables : canapés gondoles, canapés duchesses, canapés à guirlandes, canapés ondulants en longue et souple chevelure de femme. Des continents de rêves y passaient. Elle y ajoutait la prolifération végétale : multitude de fleurs, lianes, liserons, nénuphars... Et ils l'écoutaient, les yeux remplis de ces canapés paysages, de ces canapés voyages, canapés témoins de la grande histoire, canapés savants, encyclopédies animales, végétales... le monde entier rassemblé dans un canapé.

Mais ce qu'elle partagea avec eux de plus cher, fut cette conscience aigüe, très tôt, de la nécessité de lutter contre la disparition des petites gens par le biais de la conservation des petites choses.

Les canapés des rois, des empereurs, on les gardait dans les musées. Des bataillons de décorateurs, tapissiers, sculpteurs, peintres, veillaient sur eux : lumière tamisée, température et hygrométrie adéquates, alarmes et portes blindées. Mais les



autres, tous les oubliés, écrasés, brûlés, pourrissant aux intempéries... comment le supporter ? De cette sauvegarde des canapés, elle en avait fait un combat.

Une petite anecdote à présent. Lorsque Héléna Sofa fut très vieille, elle découvrit les premiers Clic-clac. Elle s'émerveilla de ce mécanisme d'horloge à musique si simple. « clic clac » fait le Clic-clac quand on le déplie ; et toujours « clic clac » quand on le replie. Jamais « clac clic ». Ce fut pour elle une occasion magnifique de parler aux enfants de la nécessité du travail de mémoire face à l'inconstance des hommes et de leur difficulté à rembobiner le fil de leur vie, sans apprendre de leurs erreurs...

A cette époque, elle supervisait déjà une cinquantaine de cimetières de canapés répartis sur toute la France. Elle s'en occupait à plein temps, collectant sans se lasser leurs bouts d'histoires, les souvenirs qui y étaient liés, réparant les plus abîmés, restituant dans ces rassemblements improvisés un peu de notre humanité à tous. C'est à elle que nous devons d'être ici ce soir. Parmi nous se trouvent peut-être un certain nombre de ces enfants qui l'ont connue autrefois. En leur nom, je dédis à Héléna Sofa, cette représentation.

## Le rendez-vous - 2

Tant de mots déversés. On se jette des coups d'œil en coin « C'est du lard ou du cochon ? ». On se souvient de ses propres canapés, ceux qui font partie du mythe de son histoire. On en dresse un inventaire dans le secret de son fort intérieur.

Canapé de l'enfance.

Canapé de l'adolescence et du premier baiser.

Canapés de parents, d'amis.

Canapé de salle d'attente de dentiste, celui qui dit « Ouvre la bouche, je ne vais rien te faire... » et qui t'arrache une dent d'un coup sec, sans prévenir.

Canapé du psy, spécialisé dans la libre association et le lapsus révélateur ; avec la boîte de mouchoirs en papier, posée sur l'accoudoir.

Canapé moelleux, celui du réconfort.

Canapé silencieux à l'extrême, motus et bouche cousue.

Canapé de l'amant, chaud-brûlant.

Canapé scellé sur un secret de famille, très secret.

Canapé du voisin, assise dure, dossier droit.

Canapé interdit.

Canapé rêvé.

Canapé choisi.

Canapés jumeaux.

Canapé construit de toutes pièces à base de palettes et de polochons.

Canapé modulable.

Canapé d'angle.

Canapé récupéré, tissu délavé par le soleil.

Canapé donné.

Canapé de sable.

Canapé champ de bataille.

Canapé enfumé.

Canapé pour faire la paix.

Canapé acheté à crédit.

Canapé de luxe : cuir ou velours ?

Canapé bottes de paille.

Canapé fixe.

Canapé lit.

Canapé deux places, puis trois , puis double en face à face.  
Canapé à ressorts.  
Canapé en mousse.  
Canapé gonflable. Plus jamais celui-là !  
Canapé terrain de jeux pour enfants, châtons.  
Canapé à cachettes.  
Canapé exclusif.  
Canapé sélectif.  
Canapé prêté de mauvais gré.  
Canapé offert.  
Canapé recyclable.  
Canapé bavard.  
Canapé oublié.  
Squelette de canapé.  
Canapé spécialisé en pizzas et football.  
Canapé « Feux de l'amour ».  
Canapé nid.

Un frémissement parcourt l'assemblée. 1000 récits se tissent en silence. Ça aime, ça geint, ça rit, ça s'ennuie, ça attend, ça pleure... On se recueille devant le souvenir de ce canapé où l'on agonise, devant celui où l'on viole, devant celui où l'on prie. Et plus l'on creuse, plus la liste s'allonge et des fragments de souvenirs qu'on pensait oubliés remontent à la mémoire, saisissants de vivacité.

Puis viennent les premiers mots hésitants qui trébuchent dans la foule assemblée et laissent derrière eux des traces qui tardent à s'effacer. Comme la traînée au ciel après le passage d'un avion, les mots vaporeux se posent dans les oreilles voisines, les visitent sans y être invités, avant d'en être chassés par d'autres. Comme le temps passe, les mots se multiplient. « C'est de ça que ça parle ? ».

Comblent le vide de l'attente au lieu-dit du rendez-vous. Un rendez-vous de mots improvisé dans des cénacles encore restreints. « Est-ce que c'est commencé ? » « Est-ce que c'est ça, commencer ? » « C'est quoi commencer ? » « Moi, quand j'entends le mot commencer,... je pense toujours finir. ».

Mots extérieurs naissant en résonance aux mots intérieurs. Mots miroirs. Comme des perles ajoutées une à une, ou alors par grappes, par poignées. On songe aux courbes des liserons, à la clarté de l'amarante... Les miens, les siens, les leurs. Une breloque de mots cliquette au lieu-dit du rendez-

vous. Avec, au centre, le canapé, celui d'Hélène Sofa, rejoint par tous les nôtres, les autres, les leurs, comme un os à ronger.

Celui qui parle à côté et celle qui lui répond.  
Celui qui soliloque.  
Celle qui commente la conférence.  
Celui qui commente le conférencier.  
Celle qui n'en peut plus d'attendre.  
Celui qui exhorte à la patience.  
Celui qui s'énerve « C'est quand la représentation ? »  
Celle qui se plaint de ses chaussures neuves, trop serrées.  
Celui qui s'invente des canapés fleurs à arroser, des canapés livres pour tourner les pages, des canapés herbe à tondre avant de s'y allonger, des canapés océans pour y plonger, des canapés îles désertes pour rescapés de naufrage, des canapés sauvages à dompter...  
Celle qui se moque.  
Celle qui raconte.  
Celui qui se raconte.  
Celle qui s'étonne.  
Celui qui drague.  
Celle qui s'amuse.  
Celui qui passe du coq à l'âne.  
Celui qui reste bouche bée, «...Tous ces souvenirs, comme des milliards d'étoiles dans le ciel, faudrait pouvoir les ranger... ».  
Celle qui murmure « Les madeleines c'est pour les gens heureux, non ? »  
Celui qui ne comprend pas ce qu'a dit celle qui murmure « Bas de laine ou madeleines ? ».  
Celle qui s'en fout.  
Celle qui fait celle qui sait mais qui ne sait pas.  
Celui qui apprend la vie à tout le monde « Cette Hélène Sofa, elle a même fait des adeptes au Maroc ... »  
Celle qui grogne qu'on lui foute la paix, surtout avec son canapé.

Le silence s'est laissé envahir par ces flèches lancées dans la foule anonyme et qui reviennent plus nombreuses qu'au premier jet, comme en temps de guerre. Et même si le maître de cérémonie ne parle plus, le silence frémit. Une multiplication de mots, ça en fait des phrases, des monologues, des dialogues, des confessions, des souvenirs, des

explications... Ça bourdonne bientôt dans tous les coins, ça digresse. L'espace se tend et l'air se raréfie tandis que les coeurs s'accélèrent.

« - Drôle d'humanité !

- Faut pas dire ça. Tenez : prenez un canapé, faites-lui adopter des fauteuils dépareillés, même complètement différents, très vieux ou très neufs, ou tout mélangés... ça fera toujours un salon ! »

« - Si les canapés pouvaient parler, ils raconteraient plein d'histoires de culs!

- Oh ! ça va... On n'a jamais gardé les canapés ensemble ! »

« - Il y a des gens qui emballent leur beau canapé dans du plastique transparent. Ils ont peur de la poussière, des mites ou de je ne sais quoi. En général, ils emballent aussi les chaises, les dessus de cuisinières, la télé et les couvertures. Ils vivent au milieu de choses emballées par peur de les abîmer

- Mais si on veut vivre sans rien abîmer, on ne vit pas ! »

« - Les canapés que je préfère sont TOUS blancs. J'aime PAS les noirs !

- Non mais, tu t'entends quand tu parles ! »

« - Le jour où le premier homme a marché sur la lune, je regardais la télé. A l'époque, je vivais avec une femme ; elle s'appelait Jacqueline. On s'était promis : « Dès qu'il pose le pied sur la lune, on fait l'amour »...

- Et ?

- C'est ce qu'on a fait, on s'est aimés sur le canapé, on n'allait pas se gêner ! »

« - Pourquoi c'est toujours les canapés des autres qui sont les mieux ? »

« - Je n'ai plus de canapé. Je préfère m'inventer une vie. C'est dans les magasins de meubles que je choisis. Par exemple : j'aurais du avoir un canapé rouge. Torride. Evidemment. Je t'aime. Tu m'aimes. Jambes en l'air. Cul par-dessus tête. Fin.

Chez IKEA, les vigiles me traînent le soir. Je ne veux pas partir. J'ai beau leur expliquer : « J'ai des souvenirs ici, je les ai inventés ! ». Quand vient l'heure de la fermeture, c'est toujours le même drame.

J'aurais pu avoir un canapé d'angle. Lecture. Cigarettes. Confort. Les enfants grandissent. Merde la vie passe. Et quoi ?

Canapé en cuir luxe. Brouhaha. Soirée entre amis. Bof. L'ennui.

J'aurais connu un canapé à fleurs, Liverpool. C'est bizarre, ça me fait penser au Brésil ; car les brésiliens aiment s'asseoir sur des canapés à fleurs à Liverpool. Je sais. Je l'ai vu.

J'aurais détesté un canapé convertible. Vacances d'été. Ah non ! Vacances de Pâques en Normandie. Couplet tartine, beurre, vaches. Mais quand même. Pour voir.

J'aurais pu m'installer chez un homme qui m'aurait offert son canapé : « Tiens, prends, il est à toi ». Une vie offerte. »

« - Je ne dis pas « canapé » très chère, je dis Sofa. »

« - « Pé », « pé », ca-na », « pé », « pé »... et pourquoi pas « ca-na-illou », ou « ca-na-bis » ou « ca-n'à-pêche », ou « ca-na-ri » ? Mais « pé », « pé ».. Pffffff... »

« - Les canapés, moi j'aime pas trop. Soit c'est pour me faire baiser, soit c'est pour me faire larguer... »

Le temps des mots déplie une attente bavarde. Avec des regards croisés en points d'interrogation. On ne sait plus qui est qui. On ne sait plus qui joue et qui ne joue pas. D'ailleurs on ne sait plus exactement ce que signifie le mot jouer.

## Le cortège - 1

Soudain une musique monte au loin. Les têtes se tournent à droite, à gauche. Puis rien. Pourtant on aurait cru... de la musique, là.

On tend l'oreille.  
On se penche.  
On écarquille les yeux.  
On hisse l'enfant sur les épaules.  
On se dessine des sourcils en accent circonflexe.  
On se hausse sur la pointe des pieds.  
On se sourit d'un air entendu.  
On rebondit sur les talons.  
On entend comme un flon-flon lointain.  
Bien sûr qu'on entend, on dirait...  
On plisse les yeux, on n'entend rien.  
On se débouche les oreilles.

« C'est commencé, là ? ». On ne sait pas quand commence le commencement : au commencement de la musique ?

« T'as entendu ? »,  
« Nan, j'entends rien. »,  
« Pourtant si, écoute, là, t'entends ?... »,  
« Nan, rien. »,  
« Ah oui, peut-être. »,  
« T'es bouché ou quoi ? »,  
« Ah si ! Là ! Ouiiiiiii... ».

On montre du doigt avec élan dans la même direction. Là, c'est sûr, c'est commencé. La musique marche, son cuivré, une trompette ? On hésite. On n'est pas spécialiste. « Une trompette, t'es sûre ? », « Ah oui, une trompette ! ». Et de cette trompette monte un rythme scandé, bruit de pas sur la route. Un enfant glisse son pouce dans la bouche et remue les doigts. C'est une trompette en marche. Et qui chante et se rapproche. « Un kilomètre à pieds, ça use, ça use, un kilomètre à pieds, ça use les souliers ! ». On fait taire l'enfant. On préfère imaginer en solo d'une imagination qui se fabrique un théâtre (dit le narrateur) ; et dans la foule, chacun construit le sien.

Le chant résonne contre les murs des immeubles, des maisons qui sont à trois rues d'ici ou à deux ou juste derrière le virage. Quand la route descend, les pas s'accélèrent ; quand elle monte, ça ralentit. Avec l'effort tendu pour garder un rythme régulier que l'on pressent impossible. Le terrain, comme dans la vie, dicte son tempo. Et la trompette suit. Patiemment. Et le trompettiste avec. Tout ça bien sûr, avec cette obligation de toujours plier le genou, comme l'a écrit le poète Henri Michaux (dit le narrateur). La mélodie s'égrène au fil des pas, note après note. Le pas du musicien qui joue la marche et marche avec. Tonalité mineure. Amplitude solennelle. Une marche funèbre. La foule, au lieu-dit du rendez-vous, reste accrochée à ce désir que surgissent à l'angle de la rue, enfin, le musicien et sa musique. On se remplit les yeux de cette impatience.

La marche funèbre va crescendo. Elle se fait sautillante, un beau dénivelé en perspective avec le bout des orteils du trompettiste qu'on imagine écrasés contre la pointe des chaussures. « Taratata ratata ! ».

Enfin, on la voit. La trompette. Suivie du trompettiste. Suivi de deux hommes qui portent un canapé sur l'épaule, comme un cercueil. L'homme devant, c'est lui que l'on aperçoit en premier. Celui de derrière, que des jambes. Mais sa présence est bien réelle et l'on accepte son évidence dans l'équilibre du canapé. Des passants s'écartent sur leur passage, « A quoi ils jouent ? ». D'autres se rapprochent et suivent un instant le curieux cortège. Des gens rejoignent la foule tout à coup intéressés par ce qui s'écrit là, dans la ville, « Un hommage funèbre ? un canapé ? pourquoi ? ».

Et, comme dans tout enterrement, ce n'est pas à celui que l'on porte comme un cercueil qu'est destinée la cérémonie, mais à ceux qui y assistent. Ça s'appelle un spectacle, se donner en spectacle. Et ce n'est pas le disparu que la pompe funèbre tend à illustrer, mais la famille ou ceux qui en ont pris l'initiative (dit le narrateur). Les voilà. Ils suivent la trompette, le trompettiste, le premier porteur, le canapé, le deuxième porteur. Ils marchent en se donnant le bras, recueillis. Un couple. Un homme et une femme. On remarque les yeux rougis de l'homme, les mains jointes de la femme. Ils sont les initiateurs complices de ce cortège qui marche vers le lieu-dit du rendez-vous. Ils en sont, on le suppose les décideurs. Cependant c'est à la gloire du canapé qui quitte pour toujours leur maison que s'inscrit, quoique indirectement, leur démarche : s'ils tiennent à lui rendre un hommage éclatant, c'est que par son mérite, par sa valeur personnelle, celui dont ils se séparent aujourd'hui, était de ceux que l'on s'honore à honorer (dit le narrateur).



## Le cortège - 2

Au rendez-vous, enfin, arrivent la trompette et son trompettiste, le canapé et les porteurs et la famille. On les entoure. On les observe. Ça élargit le rendez-vous. Le maître de cérémonie serre la main de la famille avec componction, tapote distraitement l'épaule du premier porteur. Le trompettiste a soif. Il sort une bouteille d'eau de son sac à dos et boit au goulot. Le maître de cérémonie le presse. « En place, s'il vous plaît. ». Car le maître de cérémonie a pour mission d'organiser le cortège. « La famille devant, le musicien... hum..., oui. Messieurs, mesdames, s'il vous plait... ». Aussitôt les porteurs fléchissent les genoux et hissent le canapé sur l'épaule. La foule se range derrière le musicien.

« C'est loin ? »

« Pffft... »

« Je croyais que ça se passait à côté du stade. »

« L'installation ? »

« Ils ne vont quand même pas nous emmener au cimetière ? »

« Tu pourrais apporter le tien ! »

« C'est encore loin ? »

« Arrête de chouiner, c'est tout près je te dis ! ».

Le cortège s'étire et circule en procession dans la ville, « Tatata... ».

On s'aligne.

On essaie de marcher à contretemps, mais c'est compliqué ça.

On tend le cou pour voir la famille, émue, qui ouvre le cortège.

On se regarde « N'importe quoi ! »

On plaisante « C'est juste un jeu. »

On soupire « La mort, c'est pas drôle. »

On se sourit, gênés.

On marche au pas, « Taratata ratata... »

On a tout compris « C'est dans la droite ligne des dernières volontés d'Hélène Sofa ».

On sautille à côté du rang.

On reste à proximité immédiate du trompettiste.

On traîne en fin de cortège.

On prévient « Je fais un saut au tabac. ».

On demande « C'est encore loin ? J'ai vraiment envie de faire pipi ! ».

On fait remarquer à ses voisins en montrant le canapé posé sur les épaules des porteurs « Il était confortable celui-là, ça se voit à la façon dont il est défoncé. », ou « J'aimerais bien savoir pourquoi ce sont toujours les canapés les plus moches qui sont les plus confortables ? ».

On assène d'un ton sentencieux « Faut respecter les choses, elles nous le rendront. ».

On baille.

On se confie « Un jour chez le psy, je me suis endormi sur son canapé. », « Moi c'est sur le canapé du dentiste que je me suis endormi, c'est pas mieux ! ».

On remarque « Les canapés, c'est des trucs pour s'abandonner. », « Sauf que là c'est lui qu'ils abandonnent. »

On parle en marchant, « J'adore les enterrements, les décharges, les objets jetés, tous ces bouts d'existences... Les cimetières de canapés aussi, j'adore. Je ne louperai un enterrement pour rien au monde. En fait, là, ils n'enterrent pas. Ils se débarrassent. Imaginez... vous êtes en fin de vie, un peu usé, abîmé, cabossé : un sein en moins, une pile au cœur, une prothèse à la hanche ou un filet sous la vessie. Bref, vous êtes rafistolé et un jour, vos objets décident de se débarrasser de vous... ça donne à réfléchir. Même si, bien sûr, ce n'est pas pareil. Mais les cimetières de canapés, fallait y penser ! J'y apporterai le mien quand ce sera son heure. Je viendrai le voir, après le travail, ce sera ma madeleine de Proust... » ; ou encore « Un cimetière de canapés ? Oui, oui. Et pourquoi pas un cimetière de brosses à dents. J'imagine déjà la discrimination : par ici les brosses à dents saines ; par là... celles pour les dents jaunes, noires, les dents cariées, pourries et dans un coin encore plus reculé, tout au fond du cimetière, avec un panneau marqué : « Danger ! Ne pas approcher », avec un dessin de tête de mort, les brosses à dents de « sidaïques ». Ou alors un cimetière de pommes de douche - j'en ai jeté une la semaine dernière, je me demande bien où elle est - ou encore un cimetière de clés...

Oui, un cimetière de clés, avec une pensée émue pour toutes ces portes que l'on n'ouvrira plus, ces serrures orphelines... Et les secrets... Imaginez un cimetière rempli de secrets ; ou bien un cimetière rempli de phrases pas finies... ».

On désapprouve ce bavardage inutile.

On comprend enfin l'histoire de la madeleine, rien à voir avec les bas de laine.

## L'installation - 2

L'installation obscure s'éclaire au passage du cortège. Et toujours la trompette et toujours ce son cuivré qui se répète, pied droit, pied gauche, pied droit, pied gauche,...

Elle tente d'évaluer le nombre de canapés.  
Ils écarquillent les yeux.  
Il remarque « On dirait le nôtre ! »  
Elles inspectent leurs pieds et font attention aux flaques.  
Il a retrouvé une boîte d'allumettes dans la poche de son blouson ; il allume une cigarette.  
Elle se mouche.  
Il a le trac.  
Elle hallucine !  
Il ne comprend pas à quoi ça va servir tout ça.  
Elle attrape la main de l'enfant qui sautille à ses côtés et la tient serrée.  
Il lui caresse les cheveux.

Ici, la fiction ne suffit plus. Les histoires sont partout. Elles naissent des gestes, des soupirs, des silhouettes fragiles et de leurs sourires, des objets abandonnés que l'on laisse et que l'on a oubliés. Car le déroulé de nos vies, qui en garde la trace ? Nos souvenirs tremblent dans le flou du rendu de la mémoire. Il faudrait pouvoir en dresser la liste, là, dans l'urgence, avant que quelqu'un ne disparaisse. En faire un inventaire croisé, chacun poussant hors de lui les mots, les agençant en phrases qui le raconteraient au mieux ; tout ce qu'il y aurait à dire pour laisser une empreinte.

Il faudrait pour cela pénétrer dans chacun des lieux que ces gens habitent. Trouver la ville, le village, le lieu-dit, la rue, la maison. Ne pas se perdre. Vérifier le nom sur la boîte aux lettres. Pousser la porte, grimper les marches, entrer, « Asseyez-vous, je vous en prie », s'installer sur le canapé et entendre ce que c'est que d'être là, d'y souffrir, d'y aimer, d'y geindre, d'y rire, d'y manger, d'y dormir, d'y rêver, d'y vivre, d'y mourir.

Et après, l'inventaire de ces histoires, comment le mettre en œuvre, le représenter ? La tâche est insensée, à peu près comme – l'écrit Supervielle - vouloir vider la mer avec une cuillère.

Comment accepter que la tâche ne soit pas d'inventer des histoires mais de rejoindre celles qui existent déjà et se perdent dans les rues de nos villes ? Pour éviter la dispersion, être le doigt que glisse l'enfant dans le trou de la digue. L'enfant, celui qui s'appelait Hans Brinker et qui, nous dit le conte, vivait à Spaardam, près de Haarlem. Ce garçon de 11 ans, vif, enjoué, qui adorait courir dans les verts pâturages et sur les digues qui protégeaient son pays de la mer, les polders. Un jour il rentre chez lui et aperçoit un trou dans la digue. Les secours sont trop loin, la nuit tombe et plus personne ne passera sur ce chemin avant demain matin ; mais le trou va s'élargir sous la poussée de l'eau s'il ne fait rien et la mer va tout détruire. Hans, pris d'une inspiration subite, glisse son doigt dans le trou. L'eau s'arrête. La mer est furieuse, elle rugit : « Tu vas mourir ! Pour qui te prends-tu petit bout d'homme ! Comment oses-tu te mesurer à moi ? ». Mais Hans ne bouge pas d'un pouce. Toute la nuit il tient tête à la mer qui gronde et tempête. Voilà l'histoire. Le trou dans la digue, le doigt dans le trou, pour éviter que tout ce qui fait vie, cette part humaine, ne soit engloutie. Tenir tête aux flots déchaînés avec la pointe du petit bout de doigt, fort de cette croyance enfantine (dit le narrateur).

Ils sont arrivés. Le guetteur ne guette plus. Il soupire soulagé et se mêle à la foule. Tout est en place. Les lampadaires, les réverbères et les lampes de salon sont entrés en action comme autant de découpes dans la nuit. Avec aussi quelques bougies enfoncées dans des chandeliers d'un autre temps. Des halos lumineux déterminent des petites scènes – les espaces de jeu (dit le narrateur) - et balisent le terrain envahi de canapés.

## L'oraison funèbre

Espace 1. Les porteurs déposent le nouvel arrivant au milieu d'autres canapés. La famille et la foule prennent place autour de lui. Un chant s'élève ; des voix d'hommes et de femmes se joignent en une mélodie, tonalité mineure, pour un adieu au nouvel arrivant.

*L'homme*

- Il s'appelait « Canapé Top budget, sous housse », il a d'abord partagé notre vie, à la cité. Comme il n'entrait pas dans l'ascenseur, on l'a monté par l'escalier avec mon beau-frère. Il a gardé un « pète » de ce jour là, une cicatrice, elle y est encore.

*La femme*

- C'était un canapé tout neuf. Notre premier achat à crédit ! Il a trouvé sa place dans le salon, il a pris ses marques et tout s'est organisé autour de lui. Durant cette période, il n'a jamais manqué un seul match de football.

*L'homme*

- C'était notre centre du monde.

*La femme*

- Quand on a déménagé, il a traversé la France sur le toit de la 505 de mon frère. A Lyon, la voiture a lâché. On l'a chargé dans un camion Eurocar, confortable, pas donné. Quand on est arrivés, le lotissement n'était pas fini, les peintures étaient fraîches ; c'est comme ça qu'il a passé ses premières nuits à la belle étoile.

*L'homme*

- Un soir, c'était peu de temps après notre arrivée, elle m'a empoigné. Les ressorts grinçaient. Je l'ai fait glisser doucement sur le sol après avoir étendu par terre tous les coussins du canapé... Neuf mois plus tard, nos enfants sont nés. Des jumeaux. Deux, d'un coup ! Un garçon et une fille. Vous en connaissez beaucoup, vous, des canapés aussi performants ?

*La femme*

- C'est à cause du chien, si... Enfin, on l'a recouvert une dizaine de fois, on l'a même équipé d'un redresseur.

Mais il était devenu trop petit pour nous, après l'arrivée du troisième. Fallait vraiment s'aimer pour s'asseoir à plusieurs sur

ce canapé ! Et puis il était si inconfortable (*A son compagnon.* ). Toi, avec ton mal de dos, une fois assis, t'avais du mal à te relever. Mais c'est le chien qui... c'est sûr, les poils, ça n'aidait pas.

*L'homme*

- Ma mère l'a récupéré ; ça nous a soulagés. On ne se serait pas vu à l'époque le laisser sur le trottoir, le jour des monstres... Ma mère elle l'aimait bien ce canapé. C'était son premier. D'ailleurs elle ne s'y asseyait jamais. Elle disait : c'est pratique pour les amis qui voudraient se reposer. Mais elle n'avait déjà plus d'amis. Elle le brossait, elle l'aspirait. Il est resté là-bas cinq ans.

*La femme*

- Six, non ?

*L'homme*

- Même qu'au début, à la maison de retraite, elle ne manquait jamais de demander des nouvelles du canapé.

*La femme*

- Après, on l'a installé dans le garage. Pour le chien, c'était bien. C'est ça qui l'a achevé.

*L'homme*

- On a piqué le chien la semaine dernière.

*La femme*

- Ça nous fend le coeur, bien sûr, mais faut faire de la place. Et puis les enfants n'en veulent pas.

*L'homme*

- Ils préfèrent s'asseoir par terre.

*La femme*

- De toute façon il est foutu. Alors, foutu pour foutu... Et puis faut pas trop s'attacher aux objets. Il a bien vécu, c'est ça le principal.

Le chant se répète et enfle à nouveau quand le couple finit son oraison funèbre. On avait dans un élan commun baissé la tête et joint les mains, sans y prendre garde. On relève la tête, on regarde autour de soi. On se découvre différent. A présent il y a les comédiens et le public.

On respecte cette apparition, que la ligne de démarcation soit franchie et l'on s'accommode de cet instant de duperie passée qui nous a bien eu quand même ! On n'aurait pas pensé qu'il en faisait partie, lui, ni elle, lui

peut-être..., même pas. On se dit qu'on aurait pu s'en douter, ils parlaient trop !

Le maître de cérémonie, toujours élégant, papillon autour du cou, s'empresse auprès du couple. On est invité à présenter ses condoléances à la famille. Des mots s'échangent furtivement, des mains se serrent. Le maître de cérémonie sort d'un caisson un énorme bouquet de roses rouges. Il les distribue et invite ceux qui le souhaitent à venir déposer leur rose sur le canapé, tandis que la musique du chant d'adieu s'élève à nouveau.

On joue le jeu, même si.

On s'amuse bien.

On n'en perd pas une miette.

On s'esquive en douce « Ça va bien comme ça ! »

On glisse la rose dans son sac « Merde alors, donner c'est donner, reprendre c'est voler ! »

On sent la rose imaginant un parfum. On est déçu, rien.

On se surprend à fredonner avec les acteurs.

On regarde l'heure.

On se demande « Et après ? ».

On en fumerait bien une encore, après tout on est dehors, qui ça gêne ?

On piétine « Y'en a marre ! ».

On est content « Complètement barré ce truc ! ».

On se demande pourquoi on est venu.

On déteste le théâtre comme ça, sans les rideaux rouges, les trois coups et les beaux costumes.

On se réjouit à deux « Dire qu'on hésitait... ».

## Le plan de l'installation

Une fois la rose déposée, le maître de cérémonie distribue des feuillets imprimés en noir et blanc. C'est plus économique, rapport au coût de production (dit le narrateur). On prend la feuille, on est perplexe. Parfois on a besoin de lunettes pour déchiffrer le bout de papier, c'est écrit en tout petit, « Ils exagèrent. ». C'est la réalité économique (dit le narrateur). On parvient quand même à lire : Plan de l'installation. Sous le titre on découvre la liste des lieux répertoriés. Quatorze. Et leur emplacement. On se dit qu'on ne pourra jamais tout voir ! On regarde à droite, à gauche. On ne sait pas encore que le canapé à fleurs de la rue des coquelicots est installé dans l'espace 2. On se demande par où commencer. On repère que sur le plan chaque espace est nommé ; des noms comme des parenthèses de vie qui s'ouvriraient. On imagine les parenthèses en fonction du titre donné. On s'interroge. On lit et relit. Qu'est-ce qu'on pourrait choisir d'abord ? On a peur de passer à côté de... On reprend le plan, tous les espaces, on les balaie à nouveau des yeux. Mais on ne voit rien de plus que ce qui est écrit sur le plan,

Espace 1 : Le nouvel arrivant.

Espace 2 : Les monologues de canapés.

Espace 3 : L'amoureux des fesses.

Espace 4 : Le compteur de culs.

Espace 5 : Le terrain de jeux.

Espace 6 : Danger : canapé méchant !

Espace 7 : Le bricoleur.

Espace 8 : Le canapé abandonné.

Espace 9 : Le canapés aux regrets.

Espace 10 : Les peaux.

Espace 11 : La mauvaise éducation.

Espace 12 : Le match.

Espace 13 : Le canapé voyageur.

Espace 14 : Le médecin de la clinique des canapés (à contacter en cas d'urgence).

et des halos de lumière disséminés sur l'installation comme autant de fenêtres ouvertes sur des intérieurs, la nuit.



## Acte II

### La rupture

Un cri. Ça vient de l'espace 4. « Et une paire de fesses, une ! ». On lit sur le plan : Le compteur de culs. Effectivement, la voix, forte, masculine compte :

« Et de deux. Et de trois. Et de quatre. Et de cinq... Jupe plissée, culotte de coton blanche. Et six paires de fesses. Six ! Et de sept. Et de huit... Je me souviens du cucunou de bébé avec couche. Et de neuf. Et de dix. Et de onze. Et de douze. Et de treize. Et de quatorze... »

On se regarde, on se sourit. On se souvient des camelots sur les marchés tandis que le compteur de culs poursuit son compte :

« Petit cul de bébé sans couche. Et de quinze. Ah non ! Mouillé. Pisseur, pissé, pipissou. Déhoussé, lavé, séché. Seize, dix-sept, dix-huit derrières. Dix-neuf, le cul épais. Je me souviens du vingt, cul au large dans un pantalon de lainage gris écossais. Fil de trame jaune. Vingt-et-un, cul large - encore ! - dingue ces culs larges, usants... ».

Une autre voix monte alors. Voix masculine, suppliante : « Asseyez-vous, je vous en prie, ça fait si longtemps ! ». Ça vient de l'espace 3. Sur le plan c'est marqué : L'amoureux des fesses. On reste pensif. Où aller ? A droite ou à gauche ? La foule s'agite et se disperse. Les acteurs ont rejoint leur espace de jeu et sont entrés dans la lumière. On part à droite vers l'espace 3, on part à gauche vers l'espace 4. En chemin on s'arrête. D'espace en espace, autant d'histoires naissent et se racontent. On ne veut pas en perdre une miette. On voudrait tout mais impossible.

Elle veut rencontrer l'amoureux des fesses. On lui a toujours dit qu'elle avait de belles fesses. Elle, elle les trouve trop grosses, trop rebondies, c'est pour ça qu'elle porte des jupes amples. Sa voisine qui a des fesses plates la suit.

Il se dirige vers l'espace 4 bien décidé à vérifier jusqu'où le compteur de culs va compter.

Ils s'attardent en chemin. Espace 5, Le terrain de jeux s'anime. Deux comédiens ont allumé de petits feux d'artifice et les bouches des passants s'étonnent, ravies. Le canapé devient tour à tour vaisseau spatial qui partirait à la conquête des étoiles et canapé nid avec des poussins piailleurs extirpés du canapé et confiés aux mains des passants. Douceur de la peluche jaune, tendre, sur la paume, ça chante et ça appelle des gestes au ralenti avec des dos qui s'arrondissent en berceau. C'est alors que les deux comédiens lancent un murmure qui les porte aux battements d'ailes, froissement de plumes contre le vent. C'est une danse de l'envol qu'ils proposent avec le canapé devenu pour l'occasion nid d'enfants et refuge pour poussins piailleurs. On pourrait ne plus vouloir quitter l'espace 5, rester encore. Après le vaisseau spatial et le nid, on suppose d'autres jeux, d'autres transformations. On en connaît un rayon côté métamorphoses de canapés et comme on ne veut rien rater, « On dirait qu'on serait, qu'on irait, qu'on dirait... » : canapé toboggan, canapé bateau, canapé TGV, canapé voiture de course, canapé tapis-volant, canapé dromadaire pour méharée de salon, canapé cabane, canapé cache-cache, canapé maison de poupées, canapé île aux trésors...

L'installation, y revenir pourtant. Allées, panneaux de signalisation. Extérieur nuit. La question d'aller à la rencontre ou pas. Les silhouettes déambulent entre deux phares. Autour de chaque canapé, des foyers imaginaires ; quelles traces l'objet peut-il en avoir gardées ? La vie pousse, flot ininterrompu, combat sans espérance. Et pourtant. C'est de cela qu'il s'agit. De déchets. Et c'est cela que l'on voudrait : ramener à la surface la vie qui grouille, les enfants qui se battent, les vêtements qui tombent, les journaux qui se lisent et se froissent et se jettent – avril 45, avril 55, avril 65, avril 75 déjà ?, avril 85, avril 95, avril 2005 et plus - les images qui déferlent, les plateaux repas avec le vin que l'on renverse, le livre lu au tout petit, les rires qui jaillissent, les ongles qui poussent et que l'on est bien obligé de couper, les histoires de séparation, les drames, la dernière fois qu'il s'est assis là, la tenir en suspens. Et que chacun porte en lui un fragment d'histoire qui nous constitue tous. Créer est un acte de foi, amen (dit le narrateur).

Oui, c'est de cela qu'il s'agit et non, ce n'est pas la fin du monde.

## Le compteur de culs - 1

Il arrive à grand pas près du canapé compteur de culs. Personne. A son approche le canapé a cessé de crier ; il poursuit son inventaire d'une voix posée, avec quelques emballements, parfois. L'homme se poste face à lui et attend.

Et de vingt-deux, postérieur. Et de vingt-trois... un popotin. Collant marron touché soyeux. Marrant ce cul là. Un rien facétieux. Vingt-quatre, le collant filé, faudrait voir à le changer. Vingt-cinq, slip Tanga en dentelles noir, retiré, ahhh... Vingt-six, dentelles rouges. Vingt-sept, cul ferme, arrondi, rebondi. Vingt-huit, vingt-neuf, trente, rebonds de cul.

Et de trente et un... Et de trente-deux... Et de trente-trois... Je me souviens du trente-quatre, cul ramolli, fesses étales. Et du trente-cinq, anodin ; et du trente-six, fesses plates ; et du trente-sept, fesses flasques.

Trente-huit, slip kangourou à l'approche. A vue. Debout, assis, debout, assis, debout, assis, debout. Parti !

Trente-neuf, nu. Cul nu, un. Quarante, deux, deux culs nus. Ohhh... Un dessus. Un dessous. Un dessous. Un dessus.

Je me souviens du quarante et un, derche ; du quarante-deux, derrio ; du quarante-trois, derjeau ; du quarante-quatre, dergère. Attention au livre de conjugaison coincé dessous. Aïe ! Oh ! quarante-cinq et quarante-six, panoplie au complet : Le derjeau et sa dergère. Livre balancé par terre. Ça promet. Ça a promis. Hé ! hé !

Petit popotin et ballon rond, quarante-huit et quarante-neuf. Cinquante, faux derche ! celui là, je ne l'ai pas oublié... Cinquante et un, le petit pétard, lui non plus. Cinquante-deux, oh ! séant !

Cul gelé à l'intérieur, cinquante-trois. Cinquante-quatre, cinquante-cinq, cinquante-six postérieurs. Et de cinquante-sept, paire de fesses de fesse-Mathieu. Cinquante-huit, oh la belle lune ! Cinquante-neuf, bas du dos.

Ah tous ces culs !

Et de soixante, incognito ! Je me souviens des parties charnues, raie, séant, siège, tournure, des soixante et un, et deux, et trois, et quatre. Et du soixante-cinq tagada tsointsoin.

J'aurais aimé oublier le soixante-six, gagne-pain, ah, misère, sous sa robe fendue, rien dessous, moulé, suggéré.

Soixante-sept, jean taille basse ; soixante-huit, culotte petit bateau ; soixante-neuf, string ; soixante-dix, string ; soixante et onze, string. Soixante-douze, encore !

Ah... Soixante-treize, beau cul callipyge, charnu.

Soixante-quatorze, feu au cul. Oh !

Soixante-quinze, petit baba qui sort de la douchette, quel bol !

Soixante-seize et soixante-dix-sept derrières tout frais, imprimés papillons.

Vieux croupion, pantalon de flanelle, soixante-dix-huit ans.

Dentelles, dentelles, dentelles, dentelles, dentelles, dentelles, six paires de jumelles, quatre-vingt-trois, je me souviens.

Et du quatre-vingt-quatre, fond de commerce qui s'affaisse.

Petit joufflu, gros joufflu, rebonds, rebonds, rebonds, au pas, au pas, au pas, au trot, au trot, au trot, au galop ! quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six. Quels rires !

Tchou tchou le p'tit train, six p'tits trains arrière à la queue leu leu, trop mignons, quatre-vingt-onze.

Quatre-vingt-douze, fouettard, ah non, pas de martinet. J'accuse !

Quatre-vingt-treize, quatre-vingt-quatorze, quatre-vingt-quinze pétards. De l'air, oui, de l'air. Vous pouvez aérer ? Ah, merci bien.

Ah les p'tits culs parfumés, pomponnés, enrubannés, un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, des sextuplés ! ça en fait cent deux, oui cent deux. J'ai pas oublié. Plus la maman, le papa, la nounou, la grand-mère, le tonton, le papi, la tatie, fesses à peine posées, pas le temps, pas le temps, faut s'en occuper, tous ces p'tits culs à changer, pas chômer, cent neuf. Ne rien oublier.

Cent dix y'a pas à tortiller, allez faut y'aller, traîne cul ! flémard !

Le cent onze, ah, un habitué, bout des fesses en équilibre instable sur l'assise, juste au bord, le bord du bord, faut se lâcher le cent onze !

Le cent douze, à l'aise blaise, et des miettes qui grattent les fesses ! On n'a pas idée de manger sur un canapé.

Hémisphères voyageurs, souvenirs, souvenirs, cent treize.

Cent quatorze, no « comment », le plus commun des pousse matières.

Un pt'it tutu, cent quinze, léger, léger... Ah j'en ai vu ! cent seize, cent dix-sept, cent dix-huit, cent dix-neuf, cent vingt.

Pan, dans les dents, cul vissé au canapé, obstiné, de la suite dans les idées celui-là, enfin, si on peut dire, ah ! cent vingt et un..

Je me souviens du cent vingt-deux, dargif festif, ça tangué en musique, ça chavire. Marrant. Cent vingt-trois, cent vingt-quatre, cent vingt-cinq, plus souvent qu'à mon compte, des miches à croquer.

Miam ! Les belles meules, cent vingt-six ; la pastèque, cent vingt-sept ; le prétousquin et tout le tintouin, cent vingt-huit. Cent vingt-neuf, fesses oubliées. Cul raboté, cent trente, y'a pas idée. Cent trente et un, cul élégant, slip hors de prix, rendez-vous galant, sur son trente et un le cul, oui.

Cent trente-deux, rue des petits pets, circulez ! circulez !

Un prosinard, cent trente-trois ; un cul serré, cent trente-quatre, faut se décoincer ! Le cent trente-cinq, je m'en souviens, un cul de géant, trois derrières en un, et quand je dis trois... Le cent trente-six, fondements bien garnis. Fesses veloutées, peau ambrée, le cent trente-sept. Un barouf de tous les diables, le cent trente-huit : tafanard bruyant, incommodant, toute une journée à faire grincer les ressorts, dehors !

Un de mes préférés, le cent trente-neuf, cul aussi léger qu'un duvet d'oiseau, doux, frais et beau, mais enveloppé, faut c'qui faut.

Cul qui pète comme une porte qui grince, cent quarante, un expert. Cul attractif, fesses exposées, velours taille basse, cent quarante et un.

Cent quarante-deux ; cent quarante-trois. Fesses tous azimuts, une dizaine, hop ! elles sont passées, cent cinquante-trois.

Sillon fessier vieillissant, allongé latéralement et inférieurement, je m'en souviens, respect, le cent cinquante quatrième.

Assise stable, très, trop, cent cinquante-cinq.

Petit cul amaigri, relâchement cutané, faut pas se laisser aller, cent cinquante-six. Aïe ! cent cinquante-sept, perte de volume du segment supéro-latéral, encore un cul au régime, non mais ça ne va pas ? Les régimes au cul ! Vivent les belles miches, cent cinquante-huit ; les gros pétards, cent cinquante-neuf, les belles 'tites fesses bien rebondies, cent soixante.

A peine posé, déjà parti, cent soixante et un, ah le beau cul pressé. Dommage.

Cul nerveux, cent soixante-deux ; cul timide, cent soixante-trois ; cul contracté, cent soixante-quatre ; cul mou, cent soixante-cinq ; cul désabusé, mais si, ça existe, je suis spécialiste, cent soixante-six.

Le cent soixante-sept, un populaire en calbute, sympa.

Le cent soixante-huit un postérieur plein de panache, à suivre, il promet le cent soixante-huit ! Le cent soixante-neuf un cul borné et sans vouloir médire, un avenir, hélas, en cul de sac !

L'homme écoute, attentif, patient. Tous ces culs, ça force au respect. Un vrai défilé d'humanité. Sourires goguenards des passants, « Ça fait longtemps que vous êtes là ? », « Il compte vraiment ? je veux dire, il ne saute rien », « Ah oui, non, j'en suis témoin : il respecte la numération ».

Le cent soixante-dix un vrai petit ballon, et ça fait des bonds, si, si... un sportif celui-là...

Belle cambrure, fesses projetées à merveille, cent soixante et onze.

36 bourrelets, je les ai comptés, cent soixante-douze.

Une culotte qui dépote, cent soixante-treize, mais dedans ? aïe, misère. Comme quoi y'a pas que l'emballage qui compte...

Cul bien assis qui profite de la vie, ça fait plaisir, le cent soixante-quatorze.

Culs de toutes les couleurs, j'en ai vu, ah, le bonheur : culs pâles ou bronzés, culs mats ou pelés, rouges, jaunes, tannés, tous palpés, tous culs et chacun unique, j'adore. Des dizaines, un vrai petit défilé, j'en ai vu, de cent quatre-vingt à cent quatre-vingt-quatorze.

Et lui, j'y arrive, j'y viens, oh... « The » cul, inoubliable, inoublié, cent quatre-vingt-quinze. L'oscar du meilleur cul, si, c'est vrai, c'est lui sur moi délicatement posé, je l'ai rencontré, oui, lui, « The » cul ... Oh..., trou de mémoire, trou de mémoire, trou de mémoire, trou de mémoire...

La voix du canapé s'étrangle. Ce silence tout à coup : le canapé ne compte plus. Une lumière clignote. Souvenir d'ambulance qui déboule en trombe dans une ville en pluie. Battements de cœur suspendus. Trouée de lumière bleue, puis rouge. Une sirène se déclenche. Le canapé gémit et sa voix va diminuendo tandis qu'il répète «... trou de mémoire... ».

## L'amoureux des fesses - 1

Elles sont les premières à atteindre l'espace 3. Le canapé supplie toujours « Asseyez-vous, ça fait si longtemps... s'il vous plait, asseyez-vous ». Elles sont tout près du canapé à présent et personne aux alentours. La voix sort du canapé « Je vous en prie... », « Asseyez-vous... », « Ça fait si longtemps... ».

Les deux femmes, fesses rebondies et fesses plates, se regardent amusées. Dans leurs yeux un voile d'hésitation. Quelques spectateurs les rejoignent. La voix appelle toujours, elle implore « Je vous en prie... ».

On s'approche puis on recule précipitamment.

On observe intrigués.

On cherche à savoir d'où provient la voix du canapé.

On secoue la tête « N'importe quoi ».

On tient la main de l'enfant dans la sienne, peau douce, paumes chaudes.

On scrute autour de soi. Des silhouettes sombres circulent sur l'installation et se regroupent dans les ronds de lumière, qui des lampadaires, qui des réverbères, qui d'une tribu de chandeliers.

On tend l'oreille, des éclats de voix parviennent d'ici ou là.

On se sourit complices.

On pense à ses fesses. On en est content, ou pas, ou rien.

On regarde les fesses de ses voisins ou voisines, en douce.

On se dit « Si j'osais... ».

On n'ose pas.

Une jeune fille s'est approchée du canapé. Elle a lâché la main de son amoureux. L'enfant collectionneur de baisers la reconnaît, 56 secondes. Elle rit d'un rire léger en parcourant des yeux l'assemblée des spectateurs. Elle interroge son amoureux du regard, « Vas-y ». Alors elle se positionne au centre du canapé, plie les genoux, relève ses cheveux et s'assied.

Une ovation monte du canapé, applaudissements à tout rompre, la voix masculine issue du canapé s'écrie « Waou... les belles fesses ! ». Et les applaudissements reprennent, plus nourris encore. A présent les spectateurs participent à l'ovation, l'enfant a crié le premier « Bravo ! bravo ! ».

La jeune fille est toute rouge. Elle s'est relevée très vite. Elle sourit gênée et son amoureux aussi. Elle regarde le canapé, les spectateurs, le canapé, s'assied à nouveau pour voir, et la voix reprend aussitôt « Waou... les belles fesses ! ». Nouvelle ovation. La jeune fille est écarlate. Elle court dans les bras de son amoureux qui rit aux éclats. La foule s'écarte. Les applaudissements cessent peu à peu. La jeune fille ne sait plus où se mettre, elle cache son visage dans le creux de l'épaule de son compagnon et rit à présent, d'un rire qui grossit et secoue ses cheveux, son dos. Fesses rebondies et fesses plates rient elles aussi.

L'enfant s'est précipité sur le canapé, il s'est assis, sourire ravi, mais rien ne s'est passé. Il est déçu « Elles sont pas belles mes fesses ? ». Sa mère le récupère « Peut-être qu'il faut attendre que le canapé appelle... ». Mais l'enfant entraîne sa mère plus loin, vers un autre rond de lumière... La foule se disperse. Seules fesses rebondies et fesses plates restent près du canapé.

## **Le match**



L'enfant s'arrête devant le canapé minuscule. Deux acteurs sont assis là. Encastrés. Comment faire autrement ? l'assise est resserrée, les accoudoirs trop hauts. Et personne pour céder la place. Une tension dans les corps qui se touchent : mollets, genoux, cuisses, hanches, flancs, bras ; et qui voudraient ne pas. Mais pas question d'abandonner le territoire. Les yeux inaccessibles fixent à droite toute, à gauche toute, à droite toute, à gauche toute..., et rien ne peut les en empêcher, pas même les corps des spectateurs qui entrent dans leur champ de vision et qu'ils traversent aussitôt. Un autre réel (dit le narrateur). Et toujours les corps qui se touchent et toujours cette tension extrême que l'on sent dans leur inspire, expire ; tandis qu'un bruit de balle de tennis passe d'un accoudoir à l'autre. Pas d'écran devant eux ; pourtant, ils suivent le match - Roland Garros ? US Open ? - un échange qui n'en finit pas. L'enfant tourne la tête comme eux « Elle est où la balle ? ».

C'est alors que le troisième acteur survient. Il passe négligemment devant le canapé et se fait aussitôt harponner par la balle imaginaire. L'homme se place juste devant les deux autres, bien au centre, et sa tête mène le même ballet : à droite toute, à gauche toute, à droite toute, à gauche toute, ... sursaut des deux autres qui se penchent. Le corps du troisième homme leur barre l'horizon. Le ton monte. « Vous voulez bien vous écarter, s'il vous plaît », « Si vous pouviez circuler, merci », « Poussez-vous, vous ne voyez pas que vous gênez ? », « Tu vas te bouger ! », « Tire-toi ! », « Mais dégage connard ! ».

Les deux acteurs jaillissent du canapé, tirent, bousculent le troisième qui résiste. Et c'est l'arène, le stade, la lutte à mort, pas de quartier.

Deux corps s'extraient de la bataille, le 1 et le 3, ou le 2 et le 1, ou le 3 et le 2. Peu importe. Il en reste toujours un sur le tapis. Celui qui se relève dépité et va son chemin, abandonnant les deux autres au canapé minuscule où ils se sont à nouveau encastrés, l'assise est si petite, les accoudoirs si hauts et la balle imaginaire reprend son ballet et la tête des deux hommes la suit. Tic tac inexorable. Et tous les deux collés par la force des choses qui les tient là, hypnotisés, et pourtant ils détestent, mais c'est une question de vie ou de mort semble-t-il, l'avenir d'une sphère en caoutchouc remplie d'air, recouverte de feutre, jaune ou blanche, d'un diamètre compris entre 6,350 et 6,668 cm, pesant entre 56,7 et 58,5 grammes et qui n'existe pas.

## **Le médecin de la clinique des canapés**

Espace 14. Rien. Il n'y a rien. Le couple regarde le panneau signalétique « Le médecin de la clinique des canapés ». Mais personne. La femme se mordille les lèvres « Il doit être ailleurs ».

Il a couru le médecin de la clinique des canapés avec sa table roulante et ses outils, son biper accroché à la poitrine et qui sonnait. Appel en urgence, espace 4, charlotte blanche sur la tête, masque de protection devant la bouche « Faut ce qu'il faut. ». Il s'est précipité là où on l'appelait. C'est son rôle : extraire, transformer, réparer. Show must go on ! « Circulez ! circulez je vous dis ! y'a rien à voir... ». Aussitôt la foule s'empresse de le suivre avec des interrogations plein les yeux. Toujours cette histoire de lard ou de cochon. Le médecin fait fissa. Espace 4 : Le compteur de culs. « Ecartez-vous ! C'est encore à cause du cent quatre vingt quinzième cul ? ».

L'homme du début, celui qui n'a pas quitté l'espace 4 et qui a assisté au bugg du canapé explique « Je crois que c'est un trou de mémoire. On ne l'entend presque plus... ». Le médecin, en professionnel, hoche la tête « Je vois. Vous allez m'assistez ». Et l'homme, malgré lui, « Dépêchez-vous ! », enfle une blouse blanche, une charlotte, masque de protection devant la bouche « Faut ce qu'il faut, y'a urgence à opérer ! ».

*Le médecin*

**Gants !**

*Le spectateur attrape une paire de gants sur la table en plastique, la tend au médecin qui l'enfile aussitôt.*

**Brosse !**

*Le spectateur attrape sur la table à roulettes une brosse posée en évidence et la tend à l'homme en blanc qui brosse le canapé sur toute sa longueur.*

*Le médecin*

**Tournevis !**

*Le spectateur tend le tournevis au médecin qui se glisse derrière le canapé, dévisse le dossier et fouraille avec ses gants dans les ressorts.*

La voix qui murmurait « Trou de mémoire » s'interrompt. Le médecin sourit triomphalement, attrape un mégaphone sur la table à roulettes et prescrit d'une voix forte qui résonne sur toute l'installation « Je prescris

une minute de silence pour le cent quatre vingt quinzième cul.». Dans tous les espaces, aussitôt, tout s'arrête. Acteurs et actrices se positionnent au garde à vous. Même les deux comédiens coincés dans le minuscule canapé aux accoudoirs trop hauts, à l'appel du mégaphone, sautent sur leurs pieds, se redressent, regard fixe et solennel. Le public n'ose plus bouger. Un silence épais recouvre le crépitement d'avant. Chacun reste immobile. En l'honneur du cent quatre vingt quinzième cul.

On regarde par terre.

On est surpris par ce calme, soudain.

On met instinctivement les mains derrière le dos.

On n'a pas tout compris, « Le cent quatre vingt quinzième quoi ? ».

On tord la bouche pour ne pas rire.

On trouve ça long une minute.

On se souvient de sa première minute de silence, au lycée, et des fous rires étouffés.

On trouve ça très con, cet instant.

On se trouve très con de respecter cette minute de silence.

On imagine le cent quatre vingt quinzième cul.

On a envie de faire pipi et là c'est vraiment pressé.

On soupire, « Ça n'en finit pas.

On compte machinalement dans sa tête « ...46, 47, 48, 49, 50... ».

A 60 secondes précises, une sirène se déclenche dans le mégaphone du médecin, aussitôt le compteur de culs reprend son compte et tout repart sur l'installation.

**Danger : canapé méchant - 1**

Les amoureux, main dans la main, se sont enfuis loin des regards. Dans le noir, entre deux ronds lumineux, ils font halte. Il l'enlace, caresse ses cheveux. Elle entoure de ses bras la nuque de son compagnon, lui mordille l'oreille. Il glisse une main sous la jupe légère, elle recule d'un bond « Pas ici ! », « Mais y'a personne ». Elle rit en balançant la tête vers l'arrière, bouche grande ouverte « C'est vrai que t'as de belles fesses, waou... ». Des pas vifs s'approchent, le maître de cérémonie passe, pressé, à leurs côtés. Il se dirige à grandes enjambées vers l'espace 6. Machinalement les amoureux lui emboîtent le pas.

Espace 6. Un canapé défoncé est posé là. L'ancêtre d'un Clic-clac. La housse baille. Autour du Clic-clac une bande rouge délimite ce qui ressemble à un périmètre de sécurité. Avec un panneau accroché sur la bande en plastique : « Attention, danger ! ».

Le maître de cérémonie, sourcils froncés, regarde la bande en plastique, la touche du bout des doigts, « Qu'est-ce que ça fait là ? ». Des spectateurs l'observent attentifs. Le maître de cérémonie les interroge , « Qui a mis ce truc ? », « Parlez plus fort ! », « On ne tourne pas une série policière ! », « C'est vous qui avez installé ça ? »

On secoue la tête.

On dit non timidement.

On crie non.

On sourit.

On ne répond rien.

On a envie de rire.

On reste impassible.

On s'en va.

On n'est pas là pour se faire engueuler.

On grogne.

On s'esclaffe.

Le maître de cérémonie hausse les épaules et replie la bande en plastique ainsi que le panneau « Attention, danger ! ». Il sourit , « Si c'était dangereux, j'en serais le premier informé ».

Le maître de cérémonie a presque fini de replier la bande en plastique rouge « Vous pouvez approcher. Ce n'est pas parce qu'il est vieux qu'il risque de s'effondrer ». Mais personne ne bouge. Le maître de cérémonie observe le public qui reste à bonne distance du canapé « Il ne va pas vous

manger quand même ! ». A peine a-t-il prononcé ces mots qu'il est déséquilibré et que l'assise du Clic-clac se soulève dans un rugissement féroce. Ça fait comme une grande bouche qui s'ouvre... tandis que le maître de cérémonie lutte contre une force incontrôlable qui l'aspire peu à peu vers le canapé. Il a beau gesticuler, appeler au secours, hurler de terreur, rien n'y fait. L'aspiration est si forte qu'il ne peut rivaliser avec elle. Les gens sont saisis de stupeur. Les amoureux se sont instinctivement serrés l'un contre l'autre. Avant même que quelqu'un ait eu le temps de faire un geste pour retenir cette main qui se tend avant de disparaître, le maître de cérémonie a été avalé par le canapé. Bouche et ventre se referment, clic clac dit le coffre du Clic-clac, puis c'est le silence.

On se regarde.

On se sourit mi-figue, mi-raisin.

On n'en mène pas large.

On ne peut plus s'arrêter de rire.

On se demande comment il va respirer là-dedans.

On se dit que c'est rudement bien fait.

On est un peu inquiet quand même, on ne voudrait pas qu'il étouffe.

On lève les yeux au ciel « Ils sont dingues ! ».

On a soif « Y'a une buvette ? ».

Un homme en blouson noir s'approche du canapé. Il appelle « Hé ho ! Y'a quelqu'un ? ». Pas de réponse, « Faudrait peut-être le sortir de là ». Il s'accroupit et jette un coup d'œil entre l'assise et le coffre « Je ne vois rien ! ». Il se redresse et tente de déplier le Clic-clac pour accéder au coffre. Aussitôt une sirène retentit, un gyrophare se met à tourner. L'homme fait un bond en arrière. Les gens reculent, « On ferait peut-être mieux de s'en aller. ».

## Le compteur de culs - 2

Sur l'installation, à nouveau, ça bouge, depuis que le compteur de culs a repris avec élan.

... Cent quatre-vingt-seize, cul de sumo, ça ne va pas ! Faut pas rester là, allez en position, sur ses pieds, jambes pliées, mains sur les hanches, enfin, les hanches, façon de parler, je ne suis pas un canapé pour vous, sans vouloir vous vexer !

Cul bof, cent quatre-vingt-dix-sept.

Je me souviens des belles gambettes prolongées d'un cul blasé, dommage, cent quatre-vingt-dix-huit ; fesses jumelles, les deuxièmes, deux cents.

Et c'est pas fini, toute une vie quand je vous disais.

Et de deux cent une et de deux cent deux et de deux cent trois paires de fesses ! Quel métier ! Ah j'en ai vu... Deux cent quatre, cul énigmatique. Deux cent cinq, cul énervé, vibrant, c'est pénible à la longue. Deux cent six, cul déprimé, faut se soigner. Deux cent sept et sept cents boutons, un cul hérisson à pustules, si, c'est vrai. Deux cent huit, deux cent neuf, deux cent dix, trois culs magnifiques.

Deux cent onze, cul torride. Deux cent douze, des fesses à fossettes, c'est joli tout plein ça. Un derrière de danseuse classique, nerveux et contacté, le deux cent treize ...

Club de poètes à l'assise, deux cent quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit. Deux cent dix-neuf, vingt, vingt et un, vingt-deux, vingt-trois, fesses pleines de noblesse ; ben non, c'est pas antinomique. Et de deux cent vingt-quatre, fesses forteresses, écroulées à l'heure qu'il est ou toujours à prendre, mais alors, quelle tristesse ! Un palmarès de fesses oui, allez, deux cent vingt-cinq.

Derrière esthétique, deux cent vingt-six.

Un cul technocrate, pli des fesses impeccable, pantalon assorti au gilet, le deux cent vingt-sept.

Un popotin de marin, un rien salé, deux cent vingt-huit.

Un derrière de bergère mais sans moutons, deux cent vingt-neuf.

Un fond de culotte d'apprenti boulanger, bien au chaud, c'est du tout bon le deux cent trente.

Un bataillon de culs, deux cent quarante.

Un cul qui s'en va, qui revient, qui s'en va, qui revient, un indécis celui-là, le deux cent quarante et un.

Le deux cent quarante-deux, fiévreux.

Ah j'en ai vu de toutes sortes, de toutes les couleurs et de toutes les épaisseurs ! Deux cent quarante-trois, deux cent quarante-quatre, deux cent quarante-cinq, et six et sept et huit et neuf.

Cul qui s'abandonne, le deux cent cinquante. Un cul qui prend le temps, c'est pas si souvent.

Culotte en mousse, peau de pêche, le deux cent cinquante et un, ça rafraîchit la vie !

Le deux cent cinquante-deux, culotte bleue, un cul amoureux ? Culotte rouge le deux cent cinquante-trois, celui là, toujours à vouloir se faire remarquer. Un body fleuri, eh oui ! le deux cent cinquante-quatre. Un cul ému, le deux cent cinquante-cinq.

Ah j'ai en vu ! Deux cent cinquante-six, deux cent cinquante-sept, deux cent cinquante-huit, deux cent cinquante-neuf.

Je me souviens du deux cent soixante, un cul de musicien, et ça bat la mesure en tempo, quel rythme !

Et du deux cent soixante et un, un petit derrière qui fait des manières... Le deux cent soixante-deux, oui, je m'en souviens. Un cul de trapéziste, toucher particulier en recherche d'équilibre.

Et de deux cent soixante-trois postérieurs ; et de deux cent soixante-quatre, et de deux cent soixante-cinq, et six, et sept et huit et neuf fondements.

Un évangile, une charte, un inventaire en veux-tu en voilà, tous ces culs ! ces séants ! Deux cent soixante-dix, deux cent soixante et onze, deux cent soixante-douze !

Le deux cent soixante-treize, un cul poilu, un rien complexé quand même, même si le singe descend de l'homme...

Le deux cent soixante-quatorze, cul tempétueux.

Le deux cent soixante-quinze, un cul qui aurait pu être sculpté par Rodin tellement il prend bien la lumière, y'a pas à dire, un cul d'esthète le deux cent soixante quinzième !

Et de deux cent soixante seize, deux cent soixante-dix-sept !

Ah celles là ! Dédaigneuses les fesses, petit mouchoir posé sur mon assise, pour qui elles se prennent ? deux cent soixante-dix-huit !

Deux cent soixante-dix-neuf, cul érotique, pas mal ; deux cent quatre-vingt, cul pornographique, passons ; deux cent quatre-vingt-un, et deux, et trois, culs angéliques ; mais oui bien sûr que ça existe les culs angéliques, j'en connais au moins trois, c'est soyeux et flottant.

Deux cent quatre-vingt-quatre, un cul assommant ; deux cent quatre-vingt-cinq, cul en forme de selle de vélo, à force de pédaler...

Je me souviens de tous ; les deux cent quatre-vingt-six, et sept et huit et neuf.

Le deux cent quatre vingt dixième, un cul rebondissant, aïe mes ressorts !

Le deux cent quatre-vingt-onze, cul de chômeur, fatigué ; toile du pantalon usé.

Cul révolté, bouillonnant, deux cent quatre-vingt-douze.

Oh la la, cul découpé, retendu, liposucé, mais quel malheur, un désastre de cul de magazine oui, le deux cent quatre-vingt-treize !

Cul déridé, hilare, deux cent quatre-vingt-quatorze ; cul intègre, c'est pas si facile, bravo le deux cent quatre-vingt-quinze ; cul agressif, eh non, on ne fait pas toujours ce qu'on veut, le deux cent quatre-vingt-seize !

J'en ai vu des culs, à la pelle ! des qui faisaient juste passer, deux cent quatre-vingt-dix-sept ; des qui ont trop attendu, deux cent quatre-vingt-dix-huit ; des qui croyaient qu'ils avaient la vie devant eux, deux cent quatre-vingt-dix-neuf ; des qui auraient bien voulu, trois cents ; des qui n'ont jamais pu, trois cent un ; des qui ne pensaient qu'à ça, trois cent deux ; des qui auraient mieux fait d'aller voir ailleurs, trois cent trois.

Et le trois cent quatre, ah, quelle misère, cul botté, un petit cul charmant, collectionneur de coups de pieds ce cul et pourtant, il n'a rien demandé. On dit du bleu à l'âme, moi je dis du bleu au cul, à peine né, déjà cabossé. Coups de pieds, ceinture, cul douloureux, trop. Je lui ai fait l'assise douce à celui là, je me suis appliqué.

Le trois cent cinq, toujours à se tortiller, un vrai cul d'asticot oui !

Non, je n'ai rien oublié, ni ce cul noir comme l'ébène, ni ce cul blanc comme la neige... J'en ai connu, ah oui, trois cent huit et neuf, j'y suis.

Et le trois cent dix, un cul anglais ; le trois cent onze, un cul de Madrid ; le trois cent douze, un cul de l'est celui-là, « zadek » je crois ; le trois cent treize, un cul italien. Ils ne parlaient pas tous français mes culs, fesses de tous les horizons, ah ! presque aussi bien que de voyager.

Fesses européennes, trois cent vingt-trois ; fesses américaines, trois cent trente-trois ; fesses africaines, trois cent quarante-trois ; fesses asiatiques, trois cent cinquante-trois ; fesses océaniques, trois cent soixante-trois.



Je n'ai rien oublié, une mémoire d'éléphant quand je vous disais. Une vie à compter, répertorier, classer, comparer et à me souvenir... Et même une paire de fesses de l'antarctique, fallait les réchauffer, trois cent soixante-quatre !

Je me souviens de mes plus jeunes fesses, un nourrisson, deux kilos cinq, quarante-deux centimètres, trois cent soixante-cinq ; et des fesses de centenaire, il avait fait deux guerres et n'en était toujours pas revenu ; je te salue bien bas le trois cent soixante sixième cul.

Culs vivants et culs morts... ah... ça ne nous rajeunit pas ! trois cent soixante-sept et huit, trois cent soixante-neuf et trois cent soixante-dix ! Trois cent soixante et onze et trois cent soixante-douze, deux culs en direct de la planète Vénus, et ça s'aime, et ça s'aime et ça s'aime... Trois cent soixante-treize, ah oui, un cul lunaire, un peu perdu ; faudrait poser les pieds sur terre le trois cent soixante-treize !

Le trois cent soixante-quatorze, au garde à vous. Repos le cul.

Trois cent soixante-quinze, un cul savant, directement descendu du latin populaire « fissum ».

Un p'tit derche, en revoilà un, il n'y va pas que d'une fesse celui-là, trois cent soixante-seize ; et le popotin qui va bien, tranquille pépère, le trois cent soixante dix septième.

J'ai souvenir du trois cent soixante dix huitième, un postérieur un rien prétentieux, toujours à se mettre en avant et pas toujours à bon escient !

Derrière fatigué, las, une croupe épuisée, c'est le trois cent soixante dix neuvième. Couple de culs à l'apéro, tchin tchin, santé et tout le tintouin, trois cent quatre-vingt-un. Trois cent quatre-vingt-deux, et trois, et quatre et cinq, ah non, pas de partouzes ici ! ça ne va pas ? J'ai dit non, pas ici !

Le trois cent quatre vingt sixième, il a bien du mérite, un cul impénétrable, des secrets en veux-tu en voilà. Et un jour, il ne veut plus se taire. Personnellement c'est le cul le plus méritant que j'ai jamais connu. Un nouveau cul est né, qu'on se le dise. Aleluya !

Des fesses honteuses, trois cent quatre-vingt-sept. Ah la la... Mais quelle idée aussi... Des fesses rêveuses, trois cent quatre-vingt-huit. Attention, les fesses, vaut mieux vivre ses rêves que rêver sa vie...

## Danger : canapé méchant – 2

Seconde urgence. Le médecin de la clinique des canapés est reparti en courant avec son porte-voix, son biper et sa table à roulettes, « Dégagez le passage s'il vous plait ! ». Il file à vive allure vers l'espace 6. Heureusement que c'est un sportif (dit le narrateur).

L'homme au blouson noir est penché au-dessus du ventre du clic-clac « Désolé, c'est sûrement moi qui ait déclenché l'alarme, mais y'a un de vos collègues coincé là-dedans. ». Le médecin lève les bras au ciel « Faut pas s'approcher de ce canapé, il est méchant ! C'était marqué pourtant : « Danger, canapé méchant ! » ; c'est pas clair ça ? Ah la la... faut respecter les périmètres de sécurité. ». Le médecin empoigne l'homme au blouson noir, lui enfile une blouse blanche d'autorité et lui assigne l'ordre de l'assister.

Et c'est la même scène qui recommence avec la charlotte, le masque de protection devant la bouche, « Faut ce qu'il faut ! ».

L'homme au blouson noir peut toujours protester, « Y'a urgence, faut extraire ! ».

*Le médecin*

Gants !

*L'homme au blouson noir attrape une paire de gants sur la table en plastique, la tend au médecin qui l'enfile aussitôt.*

Brosse !

*L'homme au blouson noir attrape sur la table à roulettes une brosse posée en évidence et la tend à l'homme en blanc qui brosse le canapé sur toute sa longueur.*

*Le médecin*

Tournevis !

*L'homme au blouson noir tend le tournevis au médecin qui se glisse derrière le canapé, dévisse la mécanique entre assise et dossier et ouvre le ventre du canapé.*

Le maître de cérémonie apparaît, ébouriffé, papillon froissé. Le médecin est furieux « Vous, je ne vous dis pas bravo ! ». Il tend la bande en plastique rouge au maître de cérémonie, ainsi que le panneau marqué

« Attention danger ». Sans un mot, le maître de cérémonie, tout en titubant, ré-installe le périmètre de sécurité.

L'homme au blouson noir vient l'aider tandis que le médecin reprend ses outils et repart urgemment vers une autre destination. Une balle de tennis s'est coincée sur l'espace 12, les comédiens se retrouvent figés, en attente, « Ah la la, c'est la deuxième extraction de la soirée, faut se dépêcher », avec le bipper, l'alarme, le porte-voix et la table à roulettes, « Faut ce qu'il faut ! ».

Interroger le dispositif à nouveau. Qu'est-ce qui pourrait nous intéresser dans ces bribes d'histoires qui se racontent, s'écrivent, se dansent ou se chantent sur l'installation. Là, des regrets, là des canapés qu'on abandonne, des canapés qui monologuent, soliloquent, parlent à leur bonnet. Artifices de vie et de sujets si ce n'était l'origine de ces paroles brutes, collectées ou inventées et dramatisées pour l'occasion. Ce n'est pas le texte lui-même qui parle, mais ces voix qui montent et nomment l'instant, essayant maladroitement de le saisir pour le mettre à nouveau au monde. C'est le vivant du spectacle peut-être qui peut permettre de continuer à le suivre et non ces histoires de rien, ces bouts d'humanité qui pourraient tout aussi bien disparaître sans le chaud des corps pour les porter.

Comment dire l'enfermement, la peur, le passage de la limite, la perte de chaque instant ? On est au front, les souvenirs s'égrainent comme un chapelet et toujours s'effacent. Le doigt dans le trou de la digue. Sauver des vies, une seule, un instant, n'importe lequel (dit le narrateur).

## Le canapé abandonné - 1

L'homme au blouson noir quitte le lieu à nouveau sécurisé par le médecin de la clinique des canapés. Dans l'espace d'à côté attend le canapé abandonné. Une femme seule s'avance, mine de rien. Elle tire un cabas à roulettes derrière elle. Elle a vu le canapé abandonné. Elle n'ose pas encore s'en approcher, et pourtant. Ses pas l'amènent peu à peu au plus près de l'objet. Elle fait celle qui s'en moque, celle qui n'est pas intéressée puisqu'il est complètement foutu de toutes façons. Et puis d'abord, elle fait ce qu'elle veut. Elle parle à qui elle veut, non mais. Elle s'assoit où elle veut. Bon. C'est une femme libre. Genre. Quand même, elle flanche un peu sur ses jambes. L'homme au blouson noir ne la quitte pas des yeux. Les spectateurs non plus.

Ils s'interrogent du regard « Ça joue ou ça ne joue pas ? ».

Il est presque sûr que c'est une SDF.

Elle pense à son enfance abandonnée.

Il se dit que c'est bien ça le problème, qu'il ne supporte pas qu'on le quitte.

Elle décline tous les types d'abandon, y'en a pléthore.

Il se rappelle qu'il a connu un canapé identique, autrefois, couleur fauve, mais où ?

Elle comprend la femme. Ce canapé n'est pas en si mauvais état.

Les trois jeunes filles se tiennent toujours par le bras et chuchotent. La femme fait courir discrètement ses doigts sur l'assise, recouverte d'un plastique simili cuir beige doré. Ça fait des petits bruits « Pop, pop, pop... », comme des gouttes d'eau. Puis elle passe derrière le canapé et, mains sur le dossier, appuie de tout son corps et le fait grincer « Hi yin, hi yin... ». Elle finit par demander d'une voix étranglée :

Je peux m'asseoir ?

*La foule reste silencieuse. Un temps. Alors la femme s'assoit. Soupier d'aise.*

Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas assise sur un canapé.

*Un temps.*

Je peux m'allonger ?

*La foule reste silencieuse. Un temps. Elle s'allonge. Soupier d'aise.*

Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas allongée sur un canapé.

*Un temps.*

Je peux m'endormir ?

*La foule reste silencieuse. Un temps. Elle se roule en boule et ferme les yeux. Soupier d'aise.*

Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas endormie sur un canapé.

*Elle rouvre les yeux, voit l'homme au blouson noir qui la regarde et les autres spectateurs, les jeunes filles par exemple.*

Ah... Je vous préviens, ce n'est pas la peine de rester ici. Je ne joue pas moi. Je dors. Ça faisait si longtemps que je n'avais pas approché un canapé. J'ai vu quand ils les installaient, je me suis dit, c'est tout bon... Mais ce n'est pas la peine. Je ne fais pas partie du spectacle. Faut vous le dire en quelle langue : nein, no, non. Allez ailleurs, ils jouent eux. Moi, non. Je me repose, vous ne pouvez pas comprendre. J'ai eu des canapés bien sûr, jamais longtemps. Je ne tenais pas en place et puis... non non, ne comptez pas sur moi pour une histoire. Je ne joue pas je vous dis. Faut pas rire. D'ailleurs même à me souvenir d'une histoire ou à en inventer une, ah la la... non. Circulez, vous allez me faire repérer. Je veux juste piquer un somme... J'ai des souvenirs bien sûr, mais bon. *Elle ferme les yeux. Silence qui dure. Elle les rouvre et balaie le public du regard.*

Ah si, je sais, je vais vous parler du canapé des patrons de ma mère ! Mais après, vous partez et vous me laissez dormir.

*Elle rit d'un rire large, massif, se rassied en se tapant sur les cuisses...*

Attendez que je me le remémore... *Silence.* Le canapé des patrons de ma mère est énorme, par rapport à tous les autres canapés je veux dire, même par rapport à celui-là. Enfin. C'est surtout celui où je n'avais pas le droit de m'asseoir ; elle non plus d'ailleurs. Le canapé des patrons de ma mère est juste derrière le tabouret du piano, le long des grandes verrières. Il est imprégné du parfum de Madame. Le canapé des patrons de ma mère n'est pas très confortable, je l'ai testé en douce.

En fait le canapé des patrons de ma mère, j'y posais le bout de mes fesses quand Madame était sortie et que le prof de piano de Mademoiselle était là, le jeudi, attendant de pouvoir toucher le clavier et de jouer : sol, sol, sol, la, si, la, sol, si, la, la, sol...

Et puis un jour sur le canapé des patrons de ma mère, je me suis endormie. Le prof de piano est parti et quand elle m'a trouvée, Mademoiselle a poussé des cris pointus et Madame, ah la la, Madame... Madame accourt, Madame a le souffle court, Madame est furieuse, Madame devient toute rouge, Madame grimace, Madame gesticule, Madame s'étouffe, Madame hurle, Madame...

et ma mère, ma mère, bon. Je ne vous fais pas un dessin. *Elle rit de nouveau d'un gros rire sonore.*

Bon, ben c'est pas tout ça ! C'était juste une histoire de rien. J'ai rien d'autre à vous dire. Y'a des canapés, comme ça, faut pas rêver...

Mais c'est fini maintenant. J'ai fini. Vous pouvez y aller parce qu'à présent je dors ; ça fait vraiment longtemps que je n'ai pas dormi sur un canapé. Alors Messieurs Mesdames et Mesdemoiselles, je vous souhaite la bonne nuit ! Et tant pis pour ceux qui restent, c'est fini je vous dis. Hummmm... *Elle s'allonge et ferme les yeux, gigote un peu, rouvre les yeux et se redresse.*

Faut que je m'installe confortablement... *Elle sort de son cabas à roulettes un cadre, le montre au public. Maman. Elle se lève et cherche où l'accrocher. Je ne dors jamais loin d'elle. Elle finit par dénicher dans la structure du canapé une tige métallique qu'elle déplie et elle y accroche le cadre. Voilà. Elle se recouche et ferme les yeux à nouveau. Elle les rouvre aussitôt. Oups, j'allais oublier. Elle sort de son cabas à roulettes une serpillière qu'elle déplie au sol à l'angle du canapé. Puis elle s'essuie consciencieusement les pieds avant de s'allonger à nouveau. Comme ça, c'est mieux. Elle ferme les yeux, les rouvre. Mais circulez, c'est indiscret à la fin. Puisque je ne joue pas. Vous allez rater le spectacle, c'est dommage, ça a l'air sympa. Vous comprenez ? Qu'est-ce qu'il est confortable celui-là ! Et j'aime bien sa couleur, un petit fauve on dirait. Sa peau douce. Un caramel mou. Hum.. Elle rugit. Ça faisait si longtemps... Elle se lève et sort du cabas un fil à linge, un drap fleuri et des épingles. Elle fait le tour du canapé, déplie une deuxième tige métallique et tend son drap. Là, c'est plus intime comme ça, bonne nuit.*

Bon. Vous allez vraiment finir par me faire remarquer. Vous voulez vous asseoir, c'est ça ? Allez, vous, venez ! Ben oui, vous, là, oui vous, le monsieur au blouson, allez, un seul à la fois. *Elle empoigne l'homme au blouson noir et lui montre qu'il doit d'abord s'essuyer les pieds, puis elle l'installe à côté d'elle sur le canapé. Elle regarde le cadre d'un air satisfait. Il est pas mal hein ? Elle sourit à l'homme, se rapproche, s'éloigne, se rapproche, s'éloigne...* Vous voulez un café ? j'ai du turc. Attendez, si, si, je vous en prie, vous ne me dérangez pas du tout... ça me fait plaisir, et vous avez un chouette blouson, je m'y connais... *Tout en parlant, elle sort de son cabas deux tasses, un réchaud, une boîte en fer, deux cuillères, des bouts de sucre emballés dans du papier et une cafetière turque. Elle prépare le café en fredonnant, remplit les deux tasses. Elle rit. Ça faisait longtemps que*

j'avais pas bu mon café assise sur un canapé. *Elle déguste.* En bonne compagnie en plus. Excusez quand même, c'est pas que je ne veux pas, mais je ne peux pas en offrir à tout le monde. Désolée. Je suis avec Monsieur, vous comprenez. Si vous pouviez circuler, y'a pas de problème. C'est par là le spectacle. *Elle montre l'installation au loin. Le public ne réagit toujours pas, alors elle finit son café.* Bon ben, puisqu'on ne peut pas être tranquille, on ferme. *Elle repousse l'homme, récupère la tasse et sort une petite bassine pour faire la vaisselle. Puis elle tire une planche pliable d'un accoudoir du canapé sur laquelle elle pose la bassine. Elle extrait ensuite de son cabas à roulette un égouttoir pliant, un torchon, une éponge. Elle lave les tasses, les cuillères et la cafetière, les essuie au torchon et les pose sur l'égouttoir pliant. Puis elle étend le torchon sur le fil à linge. C'est alors qu'elle aperçoit un comédien avec une guitare sur le dos. Hep ! Les gens veulent du spectacle, tu me la prêtes, je leur chante un truc et je te la rends. Ah ça, vous ne saviez pas que je jouais de la guitare ? Le comédien lui tend la guitare. Tiens, vous voulez une chanson de canapés ? J'en connais une, ça tombe bien ! Elle rit.* Mais après faudra me payer si c'est moi qui fait le spectacle au lieu des artistes... c'est logique... *Elle chante.*

*Refrain :* Chez ma copine Nicole, y'avait l'odeur,  
y'avait le goût du piment, et le canapé blanc.  
Les bagarres entre sœurs à s'arracher les nattes en criant,  
et le canapé blanc.  
La bagarre avec le grand frère, avec le couteau ...  
le doigt qui pend, et le canapé blanc.

Nicole, elle était guadeloupéenne,  
elle m'apprenait le créole, elle aimait Michael Jackson.  
Elle aimait les garçons aussi, elle se cachait,  
elle n'avait pas le droit.  
Dans sa famille on était témoins de Jéhovah.  
D'ailleurs, Michael Jackson,  
il n'est pas resté longtemps dans sa chambre.  
Les témoins de Jéhovah ne l'aimaient pas.  
On se faisait des beignets avec la farine et l'eau,  
on regardait la télé, et je pleurais, je pleurais,  
et je pleurais, je pleurais... le piment.

*Refrain*

Chez Nicole, y'avait aussi la chambre de Maud,  
sa sœur aînée, avec un grand lit de princesse.  
Et y'avait la chambre de Nicole, avec ses frères et sœurs  
et ses 4 lits superposés ...collés serrés, collés serrés,  
et le canapé blanc des parents.  
Je ne me souviens plus des parents,  
mais je me souviens de la pièce interdite  
avec le canapé en cuir blanc.  
Je n'ai jamais vu les parents, jamais vu les parents,  
mais y'avait le canapé blanc.

*Refrain*

Le martinet à l'entrée, c'est chez ma copine Nicole  
Le cadenas sur l'téléphone, c'est chez ma copine Nicole.  
Le placard sur l'escalier, c'est chez ma copine Nicole  
Le grand salon des parents, le canapé en cuir blanc,  
le grand salon interdit aux enfants.

*Refrain*

La femme a fini. Le public l'applaudit, elle sourit, heureuse. Tout à coup, elle se rembrunit, tend la guitare au comédien, sort de sa charrette de marché un duvet, « Pchhhhhh, circulez ! Cette fois c'est fini. Bonne nuit je vous dis. ». Elle se glisse dans le duvet, s'allonge, éteint la lumière du lampadaire situé au-dessus du canapé et s'endort.

La femme reste allongée, yeux fermés, respiration qui s'apaise. Quelques personnes s'éloignent. L'homme au blouson noir, sourire aux lèvres, garde dans la bouche le parfum du café partagé. Les jeunes filles n'ont pas bougé. Sur le canapé, la femme dort ou elle rêve. Et dans son sommeil, des mots lui montent à la bouche qui parlent d'un canapé mi animal, mi objet, peau odorante, patine fruitée, corps qui palpète, goût suave. Sûrement, elle rêve. Sa bouche s'agite dans de petits mouvements de sucions. Elle sourit, yeux fermés, se retourne puis reste immobile, parfaitement. Un corps au repos.



## L'amoureux des fesses - 2

Pendant ce temps, fesses rebondies et fesses plates sont restées postées devant l'amoureux des fesses.

Et voilà qu'à nouveau le canapé appelle « Asseyez-vous, ça fait si longtemps... s'il vous plait, asseyez-vous... ». Elles échangent un coup d'œil « Vas-y toi ! », « Non toi ! ». Elle hésitent. Le canapé continue ses suppliques : « Je vous en prie, asseyez-vous... Ça fait si longtemps... ».

L'homme à la cigarette propose « Allez-y toutes les deux, vous en mourrez d'envie ! ».

Fesses rebondies et fesses plates se regardent. La voix sanglote « Je vous en supplie... ». Alors elles se décident « On verra bien... ». Elles s'approchent, touchent le canapé du bout des doigts. A peine les fesses posées, une ovation monte du canapé et enfle dans l'air.

On se précipite

On veut voir ce qui se passe.

On est surpris d'entendre des applaudissements à tout rompre sortir du canapé.

On est ravi d'entendre le canapé claironner d'une voix grave et forte « Waou... les belles fesses ! »

On nourrit le même chœur de rires que fesses arrondies et fesses plates.

On est d'accord avec lui ou pas.

On s'en fout.

On trouve ça troublant.

On trouve ça épatant.

On a tout compris : quand quelqu'un s'assoit, le canapé applaudit, pas la peine d'en faire un débat.

Les applaudissements reprennent, plus nourris encore. Des pétards explosent sous le canapé et une gerbe de confettis fuse entre l'assise et le dossier. Elle retombe en pluie colorée sur fesses plates et fesses rebondies. Toutes les deux se recroquevillent, mains par-dessus têtes, un sourire radieux illumine leurs visages « C'est complètement dingue ! ». Le canapé vibre et reprend de plus belle « Waou les belles fesses ! ». Il applaudit

encore et encore, tandis que les confettis continuent à fuser. Les gens reculent, les enfants trépignent.

Il n'en revient pas.

Elles sont rouges d'émotion.

Ils échangent des « Ça alors ! » à qui mieux mieux.

Elle rêverait le même triomphe le soir quand elle rentre exténuée de son travail et se jette sur son canapé gris.

Ils rient de bon cœur et croisent les yeux de leurs voisins hilares. Et c'est complices, sans y prendre garde, qu'ils se retrouvent.

Il se demande si des fesses masculines feraient aussi l'affaire ; personnellement, il préfère.

Elle applaudit sans s'en rendre compte.

Il court ramasser des confettis dans ses mains, les frotte comme à son habitude lorsqu'il entreprend de fabriquer du sable doux.

Sa mère le tire en arrière « Touche pas, c'est sale ! ».

Elle demande « Vous avez une cigarette ? ». Il lui en offre une et l'allume avec les allumettes sorties du fond de la poche de son jean.

Il montre de la tête le canapé « Pas mal ! ».

Il interroge fesses plates et fesses rebondies « Ça fait quel effet ? ».

Elles se frottent mutuellement la tête pour faire tomber les confettis prisonniers de leurs cheveux.

## Le nouvel arrivant - 1

Les amoureux ont rejoint l'espace 1. Tout le monde en est parti quand le compteur de culs s'est mis à compter et l'amoureux des fesses à appeler. A présent les gens déambulent sur l'installation. Ils ont déjà oublié celui sans qui rien ne serait arrivé.

Les amoureux se blottissent l'un contre l'autre sur le nouvel arrivant. Au loin l'installation bourdonne. Le lampadaire allumé au dos du canapé dessine un rond de chaleur dans laquelle ils se lovent. Lui, les mains dans ses cheveux. Elle, attrape un livret posé à côté d'elle et l'ouvre, « Tu me fais la lecture ? ».

« Je me souviens de ce canapé en paille de riz, doré qui sentait la cannelle et le gingembre. Il appartenait à une Guest house sur les bords de lac de Pokarra, au Népal, juste avant les Annapurnas.

Ce n'était pas vraiment une Guest house comme on en rencontre d'ordinaire, le touriste n'y était pas occidental mais asiatique. On y vivait comme les autochtones. Les propriétaires cultivaient le riz, la papaye, et fabriquaient des briques en terre cuite pour les constructions en pisé.

J'avais découvert ce canapé de paille suite à la rencontre avec un jeune japonais adepte du zen, disciple inébranlable du Maître Déshimaru. Il m'avait invité dans cette ferme à boire le thé et m'apprenait les techniques de méditation zen. Nous étions au début des années 80. L'odeur des mangues annonçait le printemps. Un grand bananier aux feuilles édentées nous procurait de l'ombre le matin. L'après-midi, c'est le manguier séculaire qui apaisait les ardeurs du soleil himalayen. Je ne parlais pas la langue de mon hôte et ne me souviens plus de son nom. Je me souviens qu'il pouvait rester silencieux pendant des heures. Face au lac bleu émeraude, à l'ombre des rizières, il m'initiait à la poésie japonaise, au haïku.

A midi nous avons notre bol de riz quotidien que nous prenions assis en tailleur sur le canapé de paille.

Vers une heure de l'après-midi, l'odeur de la terre se soulève dans un mélange épicé que le soleil arrose des pointes de l'Everest. On peut entendre alors craquer les papayes juteuses dans le verger d'à côté.

Souvent, après ce frugal repas, j'investissais le canapé pour une sieste ensoleillée. Des fragrances de jasmin avaient généralement raison de mon sommeil. Je prenais un livre et me baladais autour du lac. Je lisais en écoutant tourbillonner les abeilles. Au loin, le passeur du lac annonçait son dernier passage. Le soleil se faisait rare, de grandes ombres envahissaient les montagnes célestes, anges et démons se préparaient pour la nuit.

Souvent, lors de moments de doute, de réflexion, je me pose tranquillement en bordure de mer. Je ferme les yeux, me les frottant délicatement avec les mains. Je me souviens. Me voilà de nouveau sur le canapé de paille, bercé par la quiétude de l'eau. L'esprit est calme, détendu... Un tanker passe au large d'Oléron, avertissant de sa venue par un coup de sirène strident. Cela ne me dérange pas... j'attends patiemment le passeur du lac pour qu'il me mène sur l'autre rive et que je puisse ainsi traverser l'océan de l'existence. »

## Les regrets

L'enfant galope vers l'espace 9. « Par là, maman, y'a quelqu'un ! ». Quelqu'un se lève du canapé. C'est un narrateur (dit le narrateur).

« Approchez mesdames, mesdemoiselles et messieurs, venez vous recueillir devant le canapé aux regrets. Car il y a des canapés qui n'ont existé, posés là, que pour attendre quelque chose ou quelqu'un qui n'est pas venu. Approchez tous, grands et petits, les demoiselles aussi, venez assister à la grande parade des regrets.

Celui qui regrette de ne pas être parti.  
Celle qui regrette de ne pas être restée.  
Celui qui regrette d'être parti.  
Celle qui regrette d'être restée.  
Celui qui regrette de n'avoir pas su se protéger.  
Celle qui regrette le mal qu'on lui a fait.  
Celui qui regrette le mal qu'il a pu faire.  
Celle qui regrette les mots étouffés.  
Celui qui regrette de n'avoir pas su parler.  
Celle qui regrette de n'avoir pas su se taire.  
Celui qui regrette le voyage qu'il n'a pas pu faire.  
Celle qui regrette les pieds et poings liés.  
Celui qui regrette ses propres regrets.  
Celle qui regrette son absence de regrets.  
Celui qui regrette de n'avoir pas su dire non.  
Celle qui regrette de ne pas avoir su dire ni oui.  
Celui qui regrette l'amour qui n'est pas venu.  
Celle qui regrette l'enfant qui n'est pas né... »

Un comédien sort du public. C'est l'enfant qui n'est pas né (dit le narrateur). Il vient s'asseoir sur le canapé et déclare :

« Je suis l'enfant qui n'est pas né... »

*Le narrateur*

La femme n'a pas sonné. L'homme n'a pas ouvert. La femme ne s'est pas assise sur le canapé. L'homme ne lui a rien offert. La femme ne s'est pas blottie dans ses bras. L'homme ne l'a pas déshabillée. La femme ne l'a pas caressé... Non. Pas de pénétration. Pas d'éjaculation. Pas d'ovulation. Pas de

procréation. Pas de fécondation. C.Q.F.D. ... et je ne parle même pas d'amour...

*L'enfant qui n'est pas né*

Tel que vous me voyez je n'existe pas.

*Le narrateur*

...Pour information, toute fécondation se déroule en plusieurs phases...

*L'enfant qui n'est pas né*

On pourrait parler sans fin de ce que j'aurais pu être, les possibles de mes cheveux, de mes yeux, de la couleur de ma peau, de mon groupe sanguin, de mes maladies congénitales, de ma bouche qui tète et de mes mains qui font les marionnettes...

*Le narrateur*

... La première, celle de la reconnaissance spécifique...

*L'enfant qui n'est pas né*

Ni vu, ni connu, jamais reconnu.

*Le narrateur*

...quand le spermatozoïde et l'ovocyte se reconnaissent comme compatibles, de la même espèce.

*L'enfant qui n'est pas né*

Pas de test de grossesse, pas de battements de coeur accélérés ; aucune main posée sur un ventre tendu, corps lourd allongé sur un canapé, avec un moi au-dedans, abrité ; et pas de faire-part de naissance.

*Le narrateur*

Le spermatozoïde ne subit pas de phénomène de rejet comme corps étranger car il produit des cytokines polypeptidiques : les TGF $\beta$ 2 et TGF $\beta$ 3...

*L'enfant qui n'est pas né*

Je n'ai pas reçu de nom. Pas de numéro non plus. J'aurais pu me contenter de n'importe quoi. Même de Cytokine polypeptidique.

*Le narrateur*

... qui agissent comme éléments anti-rejet.

*L'enfant qui n'est pas né*

Ce que je voudrais juste savoir, c'est si un jour quelqu'un m'a rêvé...

*Le narrateur*

Il se produit alors une réaction acrosomique, qui va "dissoudre" la zone pellucide et permettre le passage du gamète mâle

jusqu'à la membrane plasmique de l'ovocyte. Ce mécanisme est surtout utile pour les animaux à fécondation externe, comme certains batraciens ou poissons quand la femelle pond ses œufs dans le milieu, et que le mâle vient y déposer son sperme.

*L'enfant qui n'est pas né*

Mieux que rien, j'aurais pu être poisson...

*Le narrateur*

Au cours de la deuxième étape, la zone pellucide devient « imperméable » aux autres spermatozoïdes.

*L'enfant qui n'est pas né*

J'aurais été imperméable au chagrin...

*Le narrateur*

Troisième étape : l'expulsion du globule polaire.

*L'enfant qui n'est pas né*

... animal à sang froid...

*Le narrateur*

Vient la phase où le matériel génétique se rassemble sur la plaque équatoriale au moment de l'anaphase de la toute première division cellulaire du nouveau zygote.

*L'enfant qui n'est pas né*

... Peut-être aurais-je voyagé à travers les mers... parlé des langues étrangères... sans me soucier des frontières. C'est vrai, comment ils font les poissons sous l'eau ?

*Le narrateur*

Alors on assiste à l'individualisation de l'embryon au sein de l'œuf qui commence sa nidation au 6<sup>ème</sup> jour.

*L'enfant qui n'est pas né*

Ou j'aurais pu être un oiseau...

*Le narrateur*

Au 18<sup>ème</sup> jour, l'embryon mesure 1 mm ; au 22<sup>ème</sup> jour, l'embryon mesure 2 mm ; on devine déjà les ébauches optiques et auditives.

*L'enfant qui n'est pas né*

J'aurais grandi, j'aurais vu et entendu les choses de la vie...

*Le narrateur*

Au 26<sup>ème</sup> jour, l'embryon mesure 4 mm. Un bourgeon annonce le foie et la vésicule biliaire. L'intestin primitif est formé.

*L'enfant qui n'est pas né*

J'aurais mangé, j'aurais chié.

*Le narrateur*

Au 32<sup>ème</sup> jour l'embryon mesure 5 à 7 mm. Les membres inférieurs se développent.

*L'enfant qui n'est pas né*

Je serais peut-être devenu champion de course à pied...

*Le narrateur*

L'utérus a la taille d'une mandarine.

*L'enfant qui n'est pas né*

... ou vendeur de fruits et légumes.

*Le narrateur*

A 7 semaines, la bouche se développe. Les glandes sexuelles se différencient en testicules ou en ovaires. Les doigts et les orteils sont individualisés. Les 110 pièces osseuses qui constituent le squelette sont en place. Les gros vaisseaux sanguins visibles.

*L'enfant qui n'est pas né*

J'aurais pu acheter un canapé, aimer, embrasser, mordre, caresser...

*Le narrateur*

A partir du 3<sup>ème</sup> mois, l'embryon devient fœtus. C'est durant l'embryogénèse que peuvent se constituer les malformations congénitales : l'anencéphalie et le spina bifida, le syndrome de Pierre Robin, l'atrésie de l'œsophage, les cardiopathies congénitales, le bec-de-lièvre...

*L'enfant qui n'est pas né*

Bien sûr que j'aurais pu être malformé ...

*Le narrateur*

Jusqu'à la naissance, la croissance et la maturation des structures se déroulent parallèlement. Après six mois, ces phénomènes peuvent avoir lieu, théoriquement, en dehors de l'utérus si la femme accouche prématurément puisque le fœtus est dit viable.

*L'enfant qui n'est pas né*

... ou naître trop tôt, bardé de tuyaux... avec une mère qui pleure et un père qui fait les cent pas...

*Le narrateur*

Durant le 7<sup>ème</sup> mois, le corps de l'enfant se couvre d'un enduit graisseux protecteur : le vernix caseosa. Les yeux s'ouvrent mais le milieu dans lequel il baigne est obscur. Il entend les bruits intérieurs et extérieurs à l'utérus.

*L'enfant qui n'est pas né*

Je me serais senti protégé.

*Le narrateur*



Il commence à se sentir à l'étroit dans l'utérus.

*L'enfant qui n'est pas né (d'un air satisfait)*

Je me serais senti à l'étroit.

*Le narrateur*

Puis le foetus bascule et sa tête se place en bas.

*L'enfant qui n'est pas né*

Aurais-je été trop gros ? trop maigre ?

*Le narrateur*

Durant le 9<sup>ème</sup> mois, l'enfant est terminé.

*L'enfant qui n'est pas né*

...

*Le narrateur*

Il naît.

*L'enfant qui n'est pas né*

Si seulement j'étais né, j'aurais pu mourir.

L'enfant qui n'est pas né se lève et s'en va. Une déchirure apparaît sur le canapé, à la place qu'il occupait.

Le médecin de la clinique des canapés est bipé. Il fait fissa. « Ecartez-vous ! ». Le médecin découvre la plaie béante et secoue la tête, navré. Il attrape une femme, n'importe laquelle dans le public assemblé « Y'a urgence à recoudre. ».

*Le médecin*

Gants !

*La femme attrape une paire de gants sur la table en plastique.*

Aiguille et chalumeau !

*La femme attrape sur la table l'aiguille et le chalumeau. Un coup de flamme et l'aiguille est désinfectée.*

*Le médecin*

Fil !

*La femme tend le fil au médecin qui le glisse dans le chas de l'aiguille et recoud la déchirure.*

Et ce n'est pas la première fois : tant de regrets, tant de plaies à recoudre. Tous ces canapés lacérés, trop vite en charpie. Et personne pour panser nos plaies à vif ?

Les regrets montent et se déversent. Pas de grands bouleversements, mais des éclats de douleur qui recomposent un monde décomposé ; chaque éclat prenant place à la suite de l'autre, comme s'il savait.

Des corps en mouvements continuent de s'approprier l'espace et dansent la danse des regrets : corps bafoués, hommes et femmes humiliés, combats vains, incertitudes et doutes, rencontres avortées et peurs surtout ; toutes ces peurs qui nous étrangent.

Les danses sont multiples. Ballets. Solo ou pas de deux. Dans la chaleur et le vent, les corps douloureux bavardent.

Courir avec ardeur, de toutes ses forces, là-bas, des années et des années, courir plus vite, sans regarder ni à droite ni à gauche, surtout pas derrière, courir pour retomber de l'autre côté du canapé, se relever, et constater : là-bas, ce n'était donc que cela ?

S'agenouiller, saisir sa chevelure et la tirer en arrière, ça fait mal « Arrête ! ». Ne pas s'arrêter surtout, souffrir et battre sa propre pulsation cardiaque en se balançant soi-même la tête de toutes les forces sur l'assise du canapé. Ce geste, le rendre régulier jusqu'à l'absorption de la douleur.

Rester yeux écarquillés, indifférent à ce qui bouge autour de soi, que ce soit joie ou horreur, jusqu'à ce que les larmes brouillent le peu de vivant qui restait.

Crier d'un cri rauque, abrupt, comme une chute de pierres, suivi d'un éboulis ; s'effondrer.

Tendre les bras en avant, marcher, s'asseoir, se relever ; tendre les bras en avant, éperdument, mais ne jamais parvenir à rien saisir.

A présent, faire le point, qu'est-ce qui nous intéresserait encore si ce n'est cette accumulation de gestes, soupirs, posés avec effet de réalités multiples, chacun interprétant la sienne. Ou alors non, poursuivre absolument pour qu'à partir du désagrégé de nos vies soit rendu possible l'acte de bâtir ensemble les fondements de notre humanité.

Les voix, les corps, nomment les regrets, disent un état du monde et des êtres. Les regards s'en saisissent, ou pas. Et ce n'est plus seulement histoire de spectacle mais nécessité de représenter ce qui sourd de nos veines et de laisser cette force grandir. Remplir ensuite l'enveloppe vide, non pas comme ces trains bondés où les corps presque inertes ballottent. Remplir nos enveloppes de compassions extrêmes pour poursuivre.

## Les monologues de canapés

Fesses rebondies et fesses plates. Toutes deux se sont installées confortablement sur les canapés moelleux de l'espace 2, chacune le leur ; et l'homme à la cigarette qui ne fume plus ; et celui au blouson noir ; et d'autres encore. Un canapé, une voix, une histoire pour chaque paire d'oreilles.

*Première paire d'oreilles :*

« Ce qui me rend heureux c'est quand elle vient s'affaler sur moi le soir en rentrant du travail : elle pose son sac dans l'entrée, enlève ses chaussures, se déshabille et s'allonge sur moi, toujours dans le même sens. Ça peut durer des heures. Elle rêve.

Parfois elle se lève pour mettre de la musique. Parfois elle préfère le silence. Souvent la nuit arrive... et elle n'a pas bougé. Elle n'a pas allumé la lumière. Elle ne dort pas. Elle rêve.

Parfois le téléphone sonne. Parfois elle répond et parle pendant des heures. Parfois elle ne répond pas et elle pleure. Allongée sur moi, toujours dans le même sens.

Ce que j'aime aussi c'est quand elle n'est pas toute seule. Avec ses amies, elle rit, elle mange, elle boit. Et surtout elle parle, elle parle, elle parle... Et les heures s'écoulent sans que je les voie passer.

Avec ses hommes aussi, elle rit, elle mange, elle boit. Mais elle ne parle pas... Et les heures s'écoulent aussi sans que je les voie passer... »

*Deuxième paire d'oreilles :*

« Avant elle j'étais un dépotoir, tout juste bon à attraper au vol blouson, clés, fringues en tous genres, revues, canettes de bières et autres bouteilles. Une nuit elle est entrée avec lui. Il a fait le vide et lui a dit : « tu peux dormir là ». Pendant les trois mois d'hiver, je me suis fait tout doux, tout chaud pour la réconforter. Un nid douillet. Elle somnait dans un profond sommeil entrecoupé de longs sanglots. Je fermais les yeux sur les brûlures de cigarette, les taches de vin et les aiguilles qu'elle me plantait dans les flancs. Elle restait des heures en position lotus, les yeux dans le vague. Un matin de mars, j'ai entendu une sirène en bas de l'escalier. L'oisillon s'est envolé. Depuis j'ai froid... »

*Troisième paire d'oreilles :*

« Vingt heures sur vingt-quatre, je la couve. C'est le verdict du docteur. Rester allongée. Elle en a trop fait : marcher, rouler, monter, courir, revenir, repartir... c'est pas une vie pour fabriquer une vie. Donc maintenant, je la garde. Elle est grosse. Son ventre la gêne. Elle ne peut plus dormir à plat ventre. Elle s'appuie sur mon dossier. Cela ne dure pas très longtemps. Elle a la bougeotte. Elle s'ennuie. Au bout d'un moment elle pleure. Parfois elle sanglote. Elle s'en veut. De ne pas tenir en place. De risquer de donner la mort. Alors elle parle à sa future fille. Je retiens tout. Elle lui dit de résister. Elle lui dit de patienter. Elle caresse son ventre et le ventre répond. Il prend des formes ahurissantes. Quand viennent les contractions c'est panique à bord. Je n'en mène pas large. Elle a caché sous un coussin un carnet de notes. Des choses à écrire dont elle ne peut accoucher. Elle couve... »

*Quatrième paire d'oreilles :*

« Ah ces sales gosses ! Sous leurs casques de chérubins, trois têtes blondes ont élevé pendant des années à mes dépens des colonies de poux. A chaque rentrée scolaire j'en avais la chair de poule. J'avais droit aux interminables séances de peigne fin sensées traquer les lentes qui hélas trouvaient refuge dans mes parties intimes et venaient ensuite recoloniser les bambins scotchés sur mes coussins déhoussables devant leurs dessins animés préférés. Je vous passe le nombre de cadavres écrasés entre pouce et index et dont je récoltais un rostre, une patte ou une aile. Mon beau poil roux se transformait en champ funeste, le cimetière des poux défunts. A cela s'ajoutait l'odeur de lotion Marie Rose ou de vinaigre tout aussi inefficace l'une que l'autre. Un désastre qui n'affolait personne.

Jusqu'au jour où une des mamies vint poser sa tête sur un de mes accoudoirs. Oh, la sieste n'a pas duré très longtemps. Mais suffisamment pour que je lui refile le plus gros pou jamais engraisé sur un canapé. Enorme. Un peu balourd il ne s'est pas manifesté tout de suite. Mais quel effet ! Le coup de semonce a traversé le téléphone. On m'a mis en quarantaine. Puis j'ai eu droit à une désinfection totale, à un nettoyage en profondeur, et à une protection rapprochée, en l'occurrence une fine cotonnade fort sympathique avec laquelle je vis encore. Les enfants ont été interdits de canapé. Les poux ont établi leur quartier ailleurs. Je ne veux rien savoir... »

## Les peaux

L'homme à la cigarette, fesses plates et fesses rebondies... chacun digère à sa façon les histoires entendues... Tous les trois pris encore dans le réseau des mots chuchotés. Comme si des personnages étaient nés dans le creux de leur oreille, qu'ils avaient cheminé entre le marteau et l'enclume, le long du conduit auditif, à travers les fenêtres ovales et rondes par-delà le tympan, pour parvenir à l'endroit où les sons prennent sens.

« Où va-t-on ? » demande l'homme à la cigarette à fesses plates. Elle aime ce « on » pour la part de « nous » qu'il suppose. Surtout que l'homme à la cigarette a un joli sourire qui creuse des lits de rivière de chaque côté de la bouche. Elle se souvient de « Et nous y dormirons, jusqu'à la fin du monde, lon la... ». Sous le regard caressant de l'homme à la cigarette, elle se sent devenir belle.

Passer devant l'espace 10. Les peaux. S'y arrêter. Là, toujours quelque chose ou quelqu'un se déshabille. L'homme ou la femme et le canapé ; la femme et le canapé ou l'homme... Qui sera nu le premier ? C'est comme un défi de conte. Une histoire de la nuit des temps entre deux horizons. D'un côté une mère et ses trois filles, la pauvreté extrême et la beauté. De l'autre, un roi et une reine, la richesse extrême et la cruauté d'un fils monstrueux. Le roi et la reine envoient le monstre vivre dans la forêt. Mais le monstre réapparaît pour prendre femme. Les peaux seraient donc cette histoire de femmes achetées, vendues. Les deux aînées, le monstre les a dévorées durant la nuit de noce. Une histoire de sacrifice donc, et dans la chambre nuptiale, de trois robes : la robe couleur soleil, la robe couleur terre et la robe couleur mer, tour à tour ôtées par la plus jeune des trois filles pour tenter de sauver sa peau, différer l'instant tragique, tandis que la mort aiguise son couteau. « Déshabille-toi, je te veux toute nue ! », hurle le monstre ; la jeune fille dans un souffle répond « Je retire ma robe si tu retires ta peau. ». Et quand la belle retire sa robe, la peau du monstre s'étire, se déforme, se boursoufle, fume et se craquelle et une seconde peau apparaît au-dessous, plus laide, plus répugnante, plus visqueuse et puante que la précédente. Sous la robe une autre robe, le monstre est furieux, « Déshabille-toi, je te veux toute nue ! ». Et ce n'est que lorsque la dernière robe est retirée que la peau du monstre explose et que l'homme apparaît, en dessous, vulnérable et fragile.

Ici, le combat est inégal. Le canapé déhousé reste toujours et encore habillé d'une nouvelle housse à retirer. Impossible d'en venir à bout. L'homme ou la femme ont beau essayer de durer, chaussette après

chaussette, fil après fil, le canapé ne donne rien à voir d'une nudité improbable tandis que l'homme, si frêle, se dévoile.

Précision 1 : La nudité est l'état d'une partie ou de la totalité d'un corps humain qui n'est pas recouvert d'un vêtement ou qui l'est insuffisamment au regard de ce qui est convenu dans une culture ou une situation données.

Précision 2 : Les conceptions communes de la nudité ont évolué dans le temps et l'espace. La nudité était normale chez de nombreux peuples des régions tropicales et équatoriales. Elle a été valorisée dans la Grèce antique chez les guerriers et les sportifs. Ainsi, les jeux olympiques se pratiquaient nus.

Précision 3 : De nombreuses sociétés humaines ont perçu la nudité comme dangereuse, notamment les forces conservatrices, et par extension le pouvoir ou certaines religions. Ainsi les missionnaires catholiques et protestants ont réussi à faire reculer la nudité des enfants et des adultes.

Précision 4 : Hormis dans certains contextes (en privé, dans les vestiaires, sur certaines plages ou sites naturistes, en Thalasso, devant le médecin) et parce qu'elle ne cache pas les organes génitaux, la nudité totale provoque un trouble intense. Ainsi celui qui va nu en public peut être assimilé à un insoumis ou à un fou ne reconnaissant pas les codes en vigueur, ou encore à un fornicateur.

Ce ne sont que des comédiens et la nudité a souvent été valorisée dans l'art (dit le narrateur). Il ne s'agit ici que d'une histoire de peau.

Précision supplémentaire : Notre peau, ou ce qu'on en voit, c'est à dire sa couche la plus superficielle, est constituée de cellules mortes qui arrivent au terme d'un voyage de 4 à 6 semaines au travers des différentes couches de notre épiderme et sont éliminées en surface, sous la forme de squames. Que nous marchons enveloppé de notre propre linceul. Que ce que nous voyons n'est qu'illusion. Que la vie est ailleurs, dessous.

Les spectateurs assistent, impuissants, à ce duel. Comment en comprendre l'enjeu ? Perdre pour que l'autre perde ou pour que l'autre gagne ? Qu'importe. Le comédien, au final, nu ou presque, à chacun sa limite (dit le narrateur) reprendra toujours ses vêtements et se rhabillera un peu honteux. Il joue honteux parce que c'est ce qu'on lui demande (dit le

narrateur). Pitoyable, il se rhabille, enfile sa culotte, ses chaussettes, son pantalon. Oter ses vêtements avait quelque chose de grandiose avec trompette qui sonne la parade, comme ouvrir les rideaux sur un plateau de théâtre, une surprise. Le rhabillage, lui, se découvre pathétique avec le ventre qui plisse quand le corps s'affaisse ; un avant-goût de défaite.

Fesses plates et fesses rebondies sont restées là à contempler en silence cette danse du dévoilement. Ailleurs est le bruit. Ici pour elles, le recueillement, le salut au courage, « Montrer mes fesses en public ? moi, jamais ! ». Fesses plates et fesses rebondies restent ébahies devant la danse des corps qui se déshabillent, et cette surprise de toujours rencontrer sous la housse retirée du canapé, une nouvelle housse. L'homme à la cigarette, un sourire narquois aux lèvres, fume à nouveau, pensif.

## **La mauvaise éducation**

Les passants ont repris leur chemin. Fesses plates aux côtés de l'homme à la cigarette. Fesses rebondies les suit, en retrait. Bruit de pas précipités derrière eux. Une très jeune femme les dépasse en courant et plonge sur le canapé de l'espace 11. Une voix aussitôt rugit : « Mets pas tes pieds sur le canapé ! ». La jeune femme se relève penaude.

Envolée immédiate et partagée de souvenirs de bêtises sur canapés. Ne pas oublier,

- la déchirure ;
- la brûlure ;
- la tâche ;
- la latte cassée à force de sauter dessus ;
- les ciseaux dans la main de l'enfant qui vient tout juste d'apprendre à s'en servir : il entrouvre la bouche, tire la langue, s'applique ;
- les pieds boueux ;
- les doigts plein de cambouis ;
- les pattes du chien ;
- les griffes du chat ;
- les éclats de cire de la bougie... ;
- la peinture du mur qui gicle sur le tissu quand la bâche de protection a glissé ;
- le mégot caché précipitamment entre l'assise et le dossier du canapé et qui fume encore, le traître ;
- les boutons arrachés ;
- les coutures qui baillent ;
- les ressorts qui lâchent ;
- les « Tiens-toi bien » ;
- les « Ah non, pas sur l'accoudoir » ;
- les « Tu ne peux pas t'asseoir comme tout le monde ».

Ne pas oublier non plus le dessin ou les mots d'amour écrits au feutre indélébile sur le tissu clair du canapé et cette vérité : écrire sur les canapés les salit.

## **Le bricoleur**



Là, un chantier. Un homme en bleu accroupi au milieu de la foule, et qui jure et tempête. Approcher, se faire une place dans le cercle des spectateurs et constater l'ampleur du désastre : tas de planches d'un côté, outils éparpillés de l'autre, et housse oranger dans un coin, « Mais qu'est-ce qu'il fait ? », « Il monte un canapé en Kit !... ».

Hochoer la tête d'un air entendu pour marquer sa compréhension devant la détresse de l'homme en bleu qui va et vient en gesticulant, entre un mode d'emploi posé au sol et des éléments à assembler, « J'y comprends rien ». L'homme en bleu raconte en boucle comment il a déballé le carton et parcouru les instructions pour assembler le canapé, « Montage prévu en un quart d'heure... Mon œil ! ». L'homme à la cigarette s'approche de lui « Je peux vous aider ? ». L'homme en bleu lui tend la notice.

Etape A : assembler les pieds sur les supports triangulaires.

Le marteau manque à l'appel, le plat de la main fera l'affaire. Coups de pied. Chacun y va de son allant mais les pieds sont mal emboîtés. Tant pis.

Etape B : insérer respectivement les barres du cadre dans les pieds cylindriques.

Sur le schéma, c'est élémentaire. La barre en acier trempé pénètre horizontalement dans le pied et est calée verticalement par une goupille qui s'ajuste parfaitement dans la section prévue à cet effet, coïncidant naturellement avec le diamètre du cylindre.

L'homme à la cigarette relit le déroulé de l'étape B. Même si cela paraît un peu technique, ce n'est dans le fond pas si compliqué. Fesses plates l'encourage du regard. L'homme en bleu et les spectateurs ricanent : la section de la barre métallique déborde de part et d'autre du pied du cylindre. Impossible d'insérer la goupille sauf à scier la barre pour l'ajuster. Des explications supplémentaires ont été glissées entre les lignes. En Danois. Est-ce que quelqu'un parle le Danois sur l'installation ? Non. Ni l'homme en bleu, ni celui à la cigarette, ni fesses plates, ni fesses rebondies, ni personne.

L'homme à la cigarette cherche une scie à métaux au milieu des outils. L'homme en bleu est furieux « Vous avez lu la devise du fabricant ? "Express yourself ! " ». Mais dans l'outillage fourni, pas de scie à métaux. Tant pis. L'homme à la cigarette reprend la notice.

Etape C : assembler les planches qui constituent l'assise. Quinze au total.

A bien y regarder elles diffèrent toutes et ne sont pas numérotées, « C'est un authentique Tangram ! » se moque fesses rebondies.

L'homme en bleu soupire, « Vous comprenez, c'est écrit dans le spectacle, je suis Le bricoleur ; faudrait que j'arrive à monter ce canapé d'ici la fin de la représentation, sinon... pas de cachet ! ». Et quand il dit cela, sa gorge se serre.

Soudain le visage de l'homme en bleu s'éclaire. Il range sur le côté les pieds mal emboîtés dans les supports triangulaires, empile les planches sur une hauteur de 40 cm, « Pas mal », vérifie la stabilité de l'édifice ainsi construit et se tourne vers le public :

« Les obstacles sont une chance pour apprendre, non ? Alors j'ai besoin de quatre volontaires. Des costauds pour commencer. Vous oui, oui vous, et vous, et vous aussi. Voilà. Asseyez-vous, je vous en prie. Oui, sur les planches. Bien rangés les uns à côté des autres.

*Quatre hommes se retrouvent assis côte à côte sur le tas de planches, genoux repliés en angle droit, pieds posés au sol, à plat.*

Collés, c'est ça. Stables. D'accord.

*Les quatre hommes ont le sourire aux lèvres ; ils se regardent un peu gênés.*

Ça commence à ressembler à quelque chose. Et vous n'avez pas tout vu. C'est sympa, c'est coopératif. Voilà, c'est un canapé coopératif qui crée du lien social en quelque sorte ! C'est important le lien social de nos jours. Voilà. Vous, ne bougez surtout pas.

Les planches, ce sont les pieds. Il faut imaginer. C'est important l'imagination, l'utopie collective, ça aussi de nos jours. Donc c'est un canapé coopératif et utopique qui développe l'imaginaire. Et ce n'est pas fini.

*L'homme déplie la grande housse et avec l'aide de fesses rebondies la dispose sur les quatre hommes assis, collés, serrés. Et là, surprise, un trou est prévu pour la tête de chacun. Les corps recouverts du grand tissu orange forment une assise moelleuse surmontée de quatre têtes.*

Vous pouvez respirer ? c'est bien. Un canapé souriant qui respire, c'est génial ! Un canapé mouvant en quelque sorte, émouvant.

Franchement, je n'aurais jamais cru arriver à quoi que ce soit avec cette notice technique. Et voilà un canapé monté en un rien de temps, coopératif, utopique, qui sourit, respire...et qui développe l'imaginaire en plus ! Y'a plus qu'à le tester. Ah non ! attendez...

*L'homme en bleu désigne les deux personnes situées au bord de l'assise. Vous là, et vous aussi, glissez donc le bras par ici.*

*Il leur montre deux arceaux cousus de chaque côté de la housse, comme des manches à enfiler et qui permettent de façonner les accoudoirs du canapé.*

Très bien. Mademoiselle, s'il vous plait.

*L'homme en bleu fait un signe à fesses rebondies qui s'approche du canapé. Il s'assied et l'invite à faire de même.*

Allons, pas de chichis, je vous invite sur mon canapé coopératif, utopique, qui sourit et respire, avec des bras pour s'accouder, modulables à souhait.

*Fesses rebondies s'assied délicatement, elle n'ose pas peser de tout son poids sur les genoux des hommes qui constituent l'assise.*

Mais laissez-vous aller ! Profitez !

*L'homme en bleu se retourne vers les têtes.*

Pas vrai, qu'elle peut s'asseoir sans souci ? *Les quatre têtes éclatent de rire.* A la bonne heure, ils sont d'accord. Détendez-vous, ça sert à ça un canapé.

*L'homme en bleu se lève brusquement et part ouvrir la malette à outils. Dedans, des verres en plastique, un tire-bouchon, des bouteilles de vin et de jus de raisin.*

On va boire l'apéro et trinquer sur notre canapé coopératif, utopique, émouvant, qui développe l'imaginaire, respire et sourit, avec rires en quadriphonie... D'accord, il bouge un peu, il vibre. Il faut faire attention. C'est qu'il est chaud et vivant ...

*L'homme en bleu et fesses rebondies trinquent et vident leur verre. Puis tous deux se lèvent et l'homme en bleu annonce : On tourne. Il montre les quatre hommes qui ont constitué l'assise du canapé.*

Eux aussi voudraient boire l'apéro. Alors on se dévoue et on change de rôle ; c'est un canapé solidaire, messieurs dames, et dieu sait si on a besoin de solidarité aujourd'hui ! Chacun son tour. Attention, pas plus de deux à s'asseoir à chaque fois. Comme dans l'ascenseur de mon immeuble : nombre de personnes et charge limités.

*Quatre nouvelles personnes sont invitées à constituer l'assise du canapé et le jeu recommence.*

C'est pratique. Entre amis, on peut varier la densité de l'assise : ferme ou moelleux, varier les têtes, sourires, émotions... ; et même construire un canapé qui fait la gueule pour accueillir son pire ennemi...

Options diverses : vous pouvez faire des trous dans le tissu, par exemple, de chaque côté des corps assis au centre, pour passer les bras et vous avez un canapé à câlins. Imaginez, vous rentrez chez vous le soir, exténué, déprimé : le patron, les Assedic,...vous vous asseyez et votre canapé vous serre dans ses bras. Aaaaah...

En plus, on peut le moduler, faire un canapé avec 2 ou 3 personnes, ça dépend de la longueur des planches qu'on a à sa disposition. Et pour déménager, pas besoin de le porter, il monte l'escalier tout seul ! On peut même faire des poufs assortis. Qui veut faire le pouf ? Personne ? Et des tête-à-tête, c'est facile, on installe le canapé et on demande aux têtes de se regarder, comme ça !

L'homme à la cigarette a accepté, le sourire aux lèvres de se prêter au jeu, fesses plates et d'autres aussi. Porter les autres ou être porté ; ajuster la charge des invités à la force de l'assise du canapé, finalement ce n'est pas si compliqué.

Au-delà de l'anecdote, fesses rebondies est émue. Ne pas oublier la chaleur qui monte le long du dos, des cuisses, les battements de cœur qui pulse et le souffle dans le cou. Partager, même un court instant, un peu de chaleur humaine avec quelques inconnus, c'est énorme. L'enfant a testé, il confirme que c'est très confortable comme canapé même s'il préfère les genoux de maman en direct.

Puis de nouveaux spectateurs, de nouveaux canapés, de nouvelles têtes, de nouveaux invités... Et ça circule.

### **L'installation - 3**

Les trois jeunes filles se tiennent toujours par le bras. Eloignées du canapé abandonné et des pistes de jeux, elles se racontent des histoires de filles et de garçons, avec des rires étouffés, des balancements de cheveux à droite, à gauche, des regards en coin. Des histoires qui concernent plus particulièrement un garçon, l'amoureux raide dingue d'une fille, elle-même raide dingue de lui. Il l'appelle ma belette et quand il dit ces mots, il efface le mammifère carnassier, sa morsure redoutable et ses dents acérées. Quand il dit cela il pense surtout à l'énergie frénétique, la vaillance, l'obstination et la douceur sous les doigts qui caressent. Les trois jeunes filles parce qu'elles ne peuvent qu'imaginer l'immensité de cet amour en restent stupéfaites. Elles sont venues parce que l'installation a pris place dans leur ville. Elles ont reconnu le garçon, élève dans le même lycée qu'elles ; il était seul au coin du canapé abandonné, regardant la femme dormir et murmurer des mots sur son petit fauve ; et les voilà maintenant à glousser, supputer...

Bras dessus, bras dessous, elles s'arrêtent au bord de l'installation, là où un amas de canapés, simulacre de fosse commune (dit le narrateur), s'élève dans l'obscurité. Elles s'assoient près du tas, sur un petit canapé en bois qui tient encore debout, même s'il penche. Autour d'elles l'installation vrombit, des rires, des murmures : le compteur de culs, il compte toujours celui-là ; la bagarre du match et l'amoureux des fesses qui appelle de loin en loin « Asseyez-vous, je vous en prie... ça fait si longtemps... » et les regrets à la pelle...

Des fumerolles s'échappent de la montagne de canapés brisés, démontés, renversés. Des voix soudain les suivent qui se souviennent, racontent, s'appellent et se répondent.

« Je me souviens d'un tas de coussins qui montait presque jusqu'au plafond. 2 francs pièce, réformés par la SNCF, vendus par lots de 24.

24 coussins donc, 2 francs pièce, mais des coussins de 1<sup>ère</sup> classe ! »

« Je me souviens de tout ce qui a été perdu entre l'assise et le dossier de ce canapé : trois portables, quatre paires de chaussettes dépareillées, une innocence, cinq trousseaux de clés, une chaussure de poupée Barbie, deux lettres d'amour, quinze mouchoirs de papier et deux en lin fin, un foulard, trois voitures miniatures, dix billes en terre et quatre agates ; un petite bouteille

de parfum, un carambar, une pièce de 20 centimes, une bague de fiançailles, deux montres cassées, une virginité, une boucle d'oreille, une multitude de miettes, cinq perles en bois et six en verre, un carré de chocolat, une sucette de bébé, trois stylos, une barrette, deux crayons à papier et une gomme, un CD de musique classique, un choucou, un boîtier de télécommande de télévision, un nez rouge sans élastique, un carnet rempli de secrets, un serre-tête, une paire de ciseaux, deux aiguilles, un dé, sept trombones, une punaise, une bobine de fil blanc, un couteau à cran d'arrêt, cinq cartes de Monopoly, un billet de cinq euros, un jeton de téléphone, une patte de cochon qui rit... »

« Je me souviens de combinaisons multiples :

4 coussins + 1 + 1

3 coussins + 2 + 1

En L ou en U, et ça changeait souvent. »

« Je me souviens de ce canapé qui a voyagé dans un camion, dans la soute d'un bateau. Je me souviens qu'il a été chargé sur le toit d'une estafette de gendarmerie, installé au fond d'un jardin, pour finir dans un carrelot sur la côte sauvage, où plusieurs crevettes ont eu le privilège de lui sauter dessus, quelques bonds, avant de finir à la casserole. Il y avait une radio à piles dans ce carrelot. Je me souviens que, assis sur ce canapé, je passais des heures à l'écouter. Je me souviens que c'est là que, pour la première fois, j'ai entendu parler du virus du Sida et du professeur Montagné. »

« Je me souviens du canapé pièce à conviction dans une enquête criminelle à Châtelleraut. »

« Je me souviens de tout ce qu'il a vu, entendu ; mieux vaut ne rien répéter ! »

« Je me souviens de cette nuit de Noël, chaleur moite, lits éparpillés, sous la fenêtre, sous la table. Impossible d'entrer, les sept enfants sont couchés. Canapé déplié, fous rires étouffés des garçons. Je transpire dans mon petit manteau. Mon oncle s'avance, immense, gronde, fait claquer le fouet. Je fonds. Les garçons s'immobilisent, bien rangés dans le canapé. »

« Je me souviens du canapé déplié, de ma grand-mère toute petite, toute ridée, pliée, qui s'affaire.

« Non mémé, laisse ! »

« Si, si, c'est moi qui te prépare le canapé »

Coussins, draps, couvertures, édredon, couvre-lit et brique chaude pour finir. »

« Je me souviens de ce canapé qui me paraissait si grand et qui est devenu si petit. »

« Je me souviens, la ville est sous tension. Le 10 mai 1968, on déménage Nono. Rue Maurice Norman, Paris. Son canapé est trop lourd. Après quelques tentatives avortées et quelques bières le canapé finit par la fenêtre. Quatre étage plus bas, il arrive pile poil sur ses pieds, sans un accroc. C'était la nuit des barricades. »

« Je me souviens d'Antoine, de ses 15 ans, de son odeur si particulière, et de sa bouche qui dévore. C'est sur le canapé en cuir blanc qu'on s'est enfin embrassés. Six mois qu'on en rêvait. Chocs des dents, morsures des lèvres. C'était sa première fois. »

« Je me souviens de la photo prise le jour de l'élection de Mitterrand, le 10 mai 1981, à 12 sur un canapé 3 places, tous un verre de champagne à la main, et le visage qui s'affiche. 57,75% pour François Mitterrand contre 48,2% pour Valéry Giscard-d'Estaing. On a gagné ! »

« Je me souviens que, rue Beltrémieux, assise sur le canapé, je pouvais voir passer le train au ras de ma terrasse. Quelquefois, le cheminot me saluait de la main, quelquefois il actionnait sa sirène. »

« Je me souviens d'un enfant qui sautait sur le canapé. Tout à coup il a dit « a p(l)us sou », en montrant sa gorge et ça a été l'affolement général".

« Je me souviens avoir téléphoné pendant plus de cinq heures d'affilée - assise sur ce canapé - à ma copine Fabienne. Sa famille habitait l'appartement juste en dessous du mien. A l'époque on parlait surtout de garçons. Elle m'avait dit qu'on pouvait aller à

la pharmacie acheter la pilule sans le dire aux parents ! Je ne me souviens pas de la note de téléphone, ni de la réaction de mes parents quand ils l'ont reçue. Je me souviens juste de cette histoire de pilule et des heures que nous n'avions pas vu passer, ni l'une ni l'autre. »

« Je me souviens de notre premier canapé. On jouait à cache-cache dans notre appartement tout neuf avec nos deux enfants ! Le papa était introuvable, ça a duré très longtemps et finalement il est sorti de sa cachette. Il était dans le dossier du canapé ! »

« Je me souviens de ce canapé et d'y avoir passé avec mon amoureux le réveillon séparant 1999 de 2000. Certains disaient que le 21<sup>ème</sup> siècle commençait, qu'on entrait dans une nouvelle ère, que rien ne serait plus comme avant... En fait la moitié de la France était à la bougie et au feu de bois, et allait manger froid ! C'était quelques jours après la grande tempête de fin décembre 99.

Et, dans ce minuscule canapé en mousse, si tordu et si improbable, à ras de terre, j'ai passé un joli réveillon tendre, au champagne et aux chandelles... »

« Je me souviens y avoir appris l'accident de voiture. »

« Je me souviens avoir vu pleurer mon père, pour la première fois, dans ce canapé. On était en juin 1940. Le 18, je m'en souviens parce que c'est le jour où les allemands sont entrés dans Rennes »

« Je me souviens combien il était large et ample. Un petit enfant assis dessus restait les jambes à l'équerre. Pour s'asseoir au fond et poser les pieds sur le Tapiflexe bleu, il fallait être très grand. »

« Je me souviens du petit trou dans l'accoudoir de gauche que j'agrandissais en regardant Belphégor ou Les saintes chéries à la télé. Il était placé contre le mur du salon, ses carreaux s'accordant aux motifs du papier peint. Je me rappelle que ce canapé avait la même odeur que celle de mon nounours et que j'y étais bien. Je me souviens des cabanes que ses coussins amovibles permettaient de construire. Je me souviens des dimanches où le canapé redevenait canapé, celui des invités. »



« Je me souviens du sentiment rassurant de voir arriver le canapé dans une nouvelle maison. »

« Je me souviens quand j'ai brûlé le canapé de mes parents, avec une cigarette, sans le faire exprès. C'était en novembre 1989, le jour de la chute du mur de Berlin. C'était si incroyable, à la télévision, tous ces gens qui affluaient de partout, s'embrassaient, faisaient la fête. J'ai pas fait gaffe avec ma cigarette. En voulant l'écraser, et dans l'euphorie du moment, des braises sont tombées sur le canapé. Il était recouvert de synthétique et ça a fait un trou noir bien net sur le tissu clair. C'était un canapé tout neuf, mes parents venaient juste de l'acheter, paiement en 10 fois je crois, mais tout le monde était si content qu'on ne m'a rien dit. Et même ce trou là, dans ce canapé, c'est devenu une légende après. On l'appelait le trou dans le mur de Berlin ! »

« Je me souviens du chewing-gum collé là, par accident, impossible à camoufler. »

« Je me souviens d'avoir emmené ce canapé en tracteur-tondeuse, dans une cabane en taule au milieu des vignes. En sortant du travail, j'allais m'étendre dessus pour regarder le ciel à travers les planches écartées de la porte. »

« Je me souviens avoir joué durant des heures à la guitare sur ce canapé : « C'est une maison bleue... », « Ma liberté... », « Auprès de mon arbre... », « Let it be... », « Le pénitencier... », etc. »

« Je me souviens de mon premier canapé, un canapé lit accordéon vert cru qui se pliait et se déliait en un clin d'œil grâce à un système innovant dont j'étais très fière. Il a accueilli un nombre conséquent de rencontres de fortune, amoureuses et embuées, et ouvert nombre de petits matins décousus. Il a dû se plier et se déplier au moins deux mille cinq cent cinquante cinq fois avant de mourir. »

« Je me souviens de ce canapé bleu qui a vécu longtemps. Mon chat faisait ses griffes sur son dossier et sa housse déchiquetée. Je me souviens l'avoir vu rapetisser. Je me souviens aussi des

disputes incessantes de mes parents après chaque repas, au moment du café, toujours sur ce canapé. »

« Je me souviens du canapé marron, oublié sous un escalier, un canapé refuge, où le jour s'étirait au rythme des lectures : Alice et la Dame à la lanterne, Alice et la rivière souterraine, Alice et le fantôme de la crique, Alice et le médaillon d'or... »

« Je me souviens du canapé prison, les jours de punition, quand on avait joué au plan Vigie-pirate dans le salon avec les cousins et qu'on avait déplacé tous les meubles.»

« Je me souviens du canapé espion des secrets des plus grands. »

« Je me souviens du jour de la finale de la coupe de rugby, le canapé a goûté à tout ce jour là : pizzas, chocolat, chips, gâteaux, bières, vins, jus de fruits, café et champagne... »

« Je me souviens que les coussins rendaient ses accoudoirs plus confortables ; doux coussins sur lesquels je reposais ma petite tête de petite fille. »

« Je me souviens y avoir posé mon gros ours en peluche avant le grand départ pour les vacances ; afin que de la porte d'entrée, vitrée, les voleurs soient dissuadés de nous cambrioler. »

« Je me souviens de mon grand-père, le Yayo, assis entre les bras du canapé, écoutant une vieille chanson. Je ne me souviens plus de la chanson. Je me souviens juste des larmes de mon grand-père. »

« Je me souviens avoir regardé longtemps mes parents assoupis l'un contre l'autre sur le canapé. »

« Je me souviens de l'odeur poussiéreuse de mon canapé d'enfance et de sa texture un peu rugueuse. Une fois il changea de place mais il resta le même. »

« Je me souviens de mon grand-père qui est décédé dans son sommeil, couché sur ce canapé. »

« Je me souviens : à la Toussaint, le canapé arrive ficelé sur le toit de la voiture paternelle. Il ne pleut pas, il fait juste gris et froid. Nous le descendons du toit de sa voiture pour le monter sur le mien. Ensuite je quitte les abords du cimetière sans avoir vu la tombe de ma grand-mère.

Le velours rouge habillerait bien aussi l'intérieur d'un cercueil. »

Dès les premières paroles, les trois jeunes filles se sont levées du petit banc de bois et ont circulé, happées par les voix qui montent, captant au vol des bribes de souvenirs. Maintenant elles restent silencieuses, émues par ces confidences, bouleversées par les échos qu'elles éveillent en elles. Chacune murmurant à son tour : « Je me souviens... ».

### **Acte III**

### **Le compteur de culs - 3**

A présent, il faut en finir. Pour cela, attendre le signal : que le compteur de culs termine son compte. Mais combien de vies rencontrées dans une vie de canapé ? Certainement un grain de sable au regard de tous ces coeurs battus, vivants, de quelques fractions de secondes à 126 ans, et ce depuis la nuit des temps.

Et le compteur de culs compte,

... et les trois cent quatre vingt neuvième, ah la la... mes dernières, mes chéries, mes petites fesses dorlotées, bichonnées, saisies par le doute, prises de vertige, mais gonflées, ça oui, on peut le dire, gonflées les fesses ! Des fesses chaotiques, en chantier ! Ce sont des fesses théâtrales, bien sûr ! Ah, faut voir comme elles transpirent, elles tremblent à qui mieux mieux. Vous les avez d'ailleurs déjà vues passer devant vous, mais vous ne les avez sûrement pas remarquées. Ou alors...

Ben, elles ont le trac forcément, se mettre en avant pour des fesses de théâtre, faut pas croire, c'est pas évident. Fesses dramatiques ou fesses comiques, théâtre classique ou contemporain, elles trouillotent forcément. C'est qu'elles n'ont pas l'habitude de se retrouver sous les projecteurs. D'ordinaire le comédien se place toujours face au public et les fesses, tranquilles, restent dans l'ombre. Mais soudain, oups, de dos ! Les voilà fesses de théâtre de rue. Elles bondissent ! Un bel élan ces fesses ! On peut les applaudir les trois cent quatre vingt neuvième ! ».

Et ça applaudit.

L'homme, resté posté là, tout ce temps, est comblé. Trois cent quatre vingt neuf culs, quand même ! Respect.

## L'installation - 4

Restent les souhaits (dit le narrateur) : que chacun se soit rempli oreilles, yeux et cœur jusqu'à ras bord. Oui, que chacun se soit rempli le cœur surtout. On peut deviner à présent la propre pulsation de l'installation, régularité ou systoles ; toutes ces contractions rythmiques qui alimentent la circulation particulière du public au sein des grottes, nœuds et cavités, parenthèses de vie.

L'installation, dispositif-cœur donc, qui mesurerait de 150 à 350 m<sup>2</sup> et dont la surface recouvrirait environ 150.000 fois la taille d'un poing fermé. Forme expansée. Pas de géométrie mais du variable. 150.000 cœurs. Une installation pour un lieu. Mille pour mille. Avec sables et marées, arbres centenaires ou tours de cité. Une installation dans un entrepôt, sur le parvis d'une église ou sur le plateau d'un grand théâtre désaffecté ; une installation en bord de rivière, au sein d'un site historique, d'une réserve naturelle, en centre ville avec rond-point et place publique, dans une forêt, sur une plage immense, un terrain vague, ou sur une friche, dans une décharge... Avec les histoires qui se sont passées là, peut-être qu'on ne regarde plus le monde pareil après. Peut-être qu'on se découvre différent. L'espérer (dit le narrateur).

Revenir sur la liste des lieux.

Espace 1 : Le nouvel arrivant. C'est par lui que tout commence et finit.

Espace 2 : Les monologues de canapés. Bavards, bavards, bavards...

Espace 3 : L'amoureux des fesses. Comblé, absolument, pour ce soir au moins.

Espace 4 : Le compteur de culs. Inépuisable.

Espace 5 : Le terrain de jeux. Connu de tous et reconnu.

Espace 6 : Danger : canapé méchant ! Il en avalé trois dans la soirée mais les a rendus à la vie juste ébouriffés ; comme un canapé tout droit sorti des contes de fée où tout ce qui est dévoré resurgit en entier ; que ce soit une théière, un chat et un perroquet, un petit chaperon rouge et sa grand-mère ou toute une noce avec les mariés, la famille, les invités, et l'orchestre qui suit derrière...

Espace 7 : Le bricoleur. Après les aïe ! les ouille et la ribambelle de jurons, le canapé enfin monté, autrement, un miracle de canapé, chaud, tendre et vivant. Le reconstruire chez soi au plus tôt. Une promesse.

Espace 8 : Le canapé abandonné. Abandonné à nouveau.

Espace 9 : Le canapé aux regrets. Tant et tant ; il pourrait ne jamais finir.

Espace 10 : Les peaux. Notre limite si vite atteinte sous le regard des autres.

Espace 11 : La mauvaise éducation. Toujours ces sempiternels reproches, rien

à ajouter.

Espace 12 : Le match. Que personne ne gagne.

Espace 13 : Le canapé voyageur. Le garder en réserve pour après.

Espace 14 : Le médecin de la clinique des canapés. Essoufflé.

Et le lieu supplémentaire, le lieu non nommé, découvert dans les traversées : tas de souvenirs, simulacre de fosse commune (dit le narrateur), où se sont élevées des voix de tout âge dans des volutes de fumée. Un sablier contre l'oubli.

Et entre les lieux, les entre-lieux. Ceux-là, multiples.

Là où ça vit.  
Là où ça se tait.  
Là où ça écoute.  
Là où ça regarde.  
Là où ça se crée.  
Là où ça interprète.  
Là où ça se donne.  
Là où ça reçoit.  
Là où ça baille.  
Là où ça trépigne.  
Là où ça se rencontre.  
Là où ça accueille.  
Là où ça refuse.  
Là où ça chahute.  
Là où ça rit.  
Là où ça s'ennuie.  
Là où ça danse.  
Là où ça se déshabille.  
Là où ça chante.  
Là où ça s'agite.  
Là où ça joue de la musique.  
Là où ça bavarde.  
Là où ça contemple.  
Là où ça somnole.  
Là où ça marque.  
Là où ça change et se transforme.  
Là où ça admire.  
Là où ça touche.  
Là où ça habite.

## Le canapé voyageur

Quand le canapé voyageur s'emballé, l'installation vibre. Absolument. Il a porté sur son dos les spectateurs d'espace en espace. Il a roulé du compteur de culs à l'amoureux des fesses, toujours en musique ou en chanson : trompette, guitare, accordéon, banjo, voix... La musique comme un voyage, il en répercute la réalité dans l'espace, du tas de souvenirs au canapé méchant, du bricoleur au match, des canapés qui monologuent au canapé abandonné, du terrain de jeux à la mauvaise éducation... Il en a vu, supporté des culs, rencontré des gens, voyageant avec qui le souhaitait. Et le voilà qui sous les mains d'un comédien se met à battre son propre rythme, qu'il devient à son tour instrument de musique, et résonnent les lattes, les ressorts, l'assise en caoutchouc.

Et c'est le signal. Le compteur de culs a fini de compter, le canapé voyageur prend le relais. Il bat dans le silence de la nuit son appel. Un deuxième canapé se joint à lui, puis une troisième, un quatrième... Et c'est toute l'installation qui bat son propre rythme. S'ajoutent alors un cinquième, un sixième, un septième. Ça sonne et ça résonne, ça s'empile et s'interpose, ça balance, ça swingue et ça se superpose. Et quand le canapé voyageur non content de jouer sa propre partition s'ébranle, tous, au même moment, se mettent en mouvement.

On s'écarte étonnés pour laisser passer les canapés voyageurs.  
On bat le rythme avec les mains, les pieds, frappés de paumes sur la poitrine ou sur les cuisses.  
On se déhanche.  
On saute littéralement en l'air.  
On suit les canapés qui déambulent en battant la mesure.  
On hoche la tête d'avant en arrière.  
On balance le corps, c'est bon.

Les canapés percussions convergent vers l'espace 1, rejoignent le nouvel arrivant et l'entourent.

Au centre, les batteurs de rythme accélèrent et modulent leurs grattés, frottés, frappés, tirés ; partition endiablée. Et pour chacun un canapé-tambour.

Tout autour, la foule se presse, anticipe la montée, frappés de mains qui accompagnent le chœur de canapés. Ça enfle, ça s'amplifie, ça rebondit en écho, ça tinte et ça retentit ; jusqu'à la fracture finale.

Silence,

comédiens bras en l'air, debout sur canapés,

saluts.

On applaudit.

On ne sait rien encore des plateaux remplis de canapés à déguster avec les artistes. Ils vont arriver, ils arrivent. Chacun peut alors s'asseoir, grignoter un triangle découpé dans une tranche de pain de mie. Canapé rillettes ou pâté de canard ? Canapé tarama ou tzatziki ? Canapés sucrés : Nutella ou confiture ? Canapés de toutes sortes et de toutes les couleurs, de toutes les saveurs aussi. Et pour tous les goûts : fesses plates et l'homme à la cigarette, fesses rebondies et les trois jeunes filles et la mère et l'enfant et l'homme au blouson noir et les amoureux et les autres... Tous ensemble : « Tchîn tchîn ».

On ne sait pas encore que les mots des uns et des autres seront invités à s'ajouter à la grande partition des « Je me souviens ». Là, tout de suite, maintenant, écrire assis sur un canapé un souvenir lié à un canapé, « Prenez place. », propose un comédien ; c'est un animateur d'atelier d'écriture (dit le narrateur).

Qu'écrira-t-il l'enfant sur son canapé ? Et fesses rebondies et fesses plates ? Et les trois jeunes filles ? Et les autres ? Sans oublier l'homme au blouson noir ainsi que celui à la cigarette qui s'en grille une vite fait, avant de saisir un stylo et de commencer.



## L'installation - 5

L'installation. En cours de démolition, en partance. Les canapés voyagent et vont dessiner ailleurs d'autres espaces, dans d'autres lieux. Rien ne reste. Ou alors juste notre présence aux prises avec ces mouvements. Des souvenirs ténus. Tout bouge. Le sol sous nos pieds, les falaises qui s'érodent, les lits des rivières qui se creusent ou se comblent, les montagnes qui jaillissent ou s'écrasent.

Le narrateur est seul. Le camion a embarqué les canapés. Les comédiens s'en sont allés faire l'amour, ou téléphoner à leur mère, ou boire un dernier verre, ou prendre une douche et se coucher. Et le public est rentré chez lui. Comédiens, public, ce soir, dans la tête du narrateur, impossible de les dissocier. Qui est qui ? Quelle blague ! pense le narrateur. Tout joue. Et toi, et elle, et lui.

A présent le lieu est désert. Le narrateur regarde au loin les lumières du camion disparaître. Il se répète les mots entendus, des hordes de mots qui sont aussi des images, des voix, avec les visages croisés, les beaux et les moins beaux, les jeunes et les vieux, tant et tant. Autour de lui la ville bruisse, ou la mer et ses incontournables va et vient. Il engrange cela avec le reste. Moisson du temps qui passe.

Puis il glisse ses mains dans les poches, tourne le dos à ce qui fut l'installation le temps d'une représentation et - « J'allais sous le ciel, muse, et j'étais ton féal !... »- s'en va sifflant, joyeux et fourbu.

## **Acte I**

**Le rendez-vous- 1**  
**L'installation - 1**  
**La conférence**  
**Le rendez-vous - 2**  
**Le cortège - 1**  
**Le cortège - 2**  
**L'installation - 2**  
**L'oraison funèbre**  
**Le plan de l'installation**

## **Acte II**

**La rupture**  
**Le compteur de culs - 1**  
**L'amoureux des fesses - 1**  
**Le match**  
**Le médecin de la clinique des canapés**  
**Danger : canapé méchant - 1**  
**Le compteur de culs - 2**  
**Danger : canapé méchant - 2**  
**Le canapé abandonné**  
**L'amoureux des fesses - 2**  
**Le nouvel arrivant**  
**Les regrets**  
**Les monologues de canapés**  
**Les peaux**  
**La mauvaise éducation**  
**Le bricoleur**  
**Le terrain de jeux**  
**L'installation - 3**

## **Acte III**

**Le compteur de culs - 3**  
**L'installation - 4**  
**Le canapé voyageur**  
**L'installation - 5**

Françoise Guillaumond  
Compagnie La baleine-cargo  
7 rue du Rhin  
17000 La Rochelle

[labaleinecargo@hotmail.fr](mailto:labaleinecargo@hotmail.fr)  
05 46 09 07 95 – 06 82 39 51 06